This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

20740 d. 58

L'État du Caire – Rhoné

COUP D'ŒIL

SUR

L'ÉTAT DU CAIRE

ANCIEN ET MODERNE

PAR

ARTHUR RHONÉ

ATTACHÉ A LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE AU CAIRE

ILLUSTRATIONS DE

MM. PAUL CHARDIN, C. MAUSS, J. BOURGOIN, ETC.

PARIS

IMPRIMERIE DE A. QUANTIN

7, RUE SAINT-BENOIT

1882

COUP D'ŒIL

SUR

L'ÉTAT DU CAIRE

ANCIEN ET MODERNE

COUP D'ŒIL

SUR

L'ÉTAT DU CAIRE

ANCIEN ET MODERNE

EXTRAIT DE LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

(Novembre 1881, Janvier et Février 1882)

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

FRONTISPICE

TOMBEAU ÉLEVÉ POUR LE SULTAN EL-GHOURI (1503)

(Dessin de M. Paul Chardin)

COUP D'ŒIL

SUR

L'ÉTAT DU CAIRE

ANCIEN ET MODERNE

PAR

ARTHUR RHONÉ

ATTACHÉ A LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE AU CAIRE

ILLUSTRATIONS DE

MM. PAUL CHARDIN, C. MAUSS, J. BOURGOIN, ETC.

PARIS

IMPRIMERIE DE A. QUANTIN

7, RUE SAINT-BENOIT

1882

BODLEIAN
D
20 FEB 1952
LIBRARY

A MONSIEUR

GABRIEL CHARMES

Souvenir de nos heureuses journées d'exploration au Caire, puis dans la Haute Égypte, sur le bateau hospitalier de Mariette et de Maspero.

A. RHONÉ

Louqsor, 14 mars 1882.

VIGNETTES

Fleuron du titre. — Invocation à Allah placée au-dessus de la porte d'une tour de la muraille de Saladin, au Bourdj-ez-Zefer. Dessin inédit de Rogers-Bey.

En-tête du chapitre I. — Linteau de porte du bazar des aiguilles au Hamzawièh (xve siècle) Dessin de M. J. Bourgoin, 1881. Page 1.

Lettre. — Pupitre de lecteur public du Koran, dans la mosquée de Sultan-Hassan (xive siècle). Restitution de MM. J. Bourgoin et P. Chardin. Page 1.

Vignette finale. — Type disparu : un bachi-bouzouk de l'ancienne milice. Dessin de M. Goutzwiller. Page 14.

En-tête du chapitre II. — Inscription sur bois d'une vieille enseigne. Collection A. Baudry. Dessin de M. P. Chardin. Page 15.

Lettre. — Une almée du Caire, croquis de M. P. Chardin. Page 15.

Vignette finale. — Vase en marbre blanc, orné de caractères coufiques et présumé du temps des Khalifes ; haut. 0^m,90. — Musée arabe du Caire. Dessin inédit de M. J. Bourgoin. Page 29.

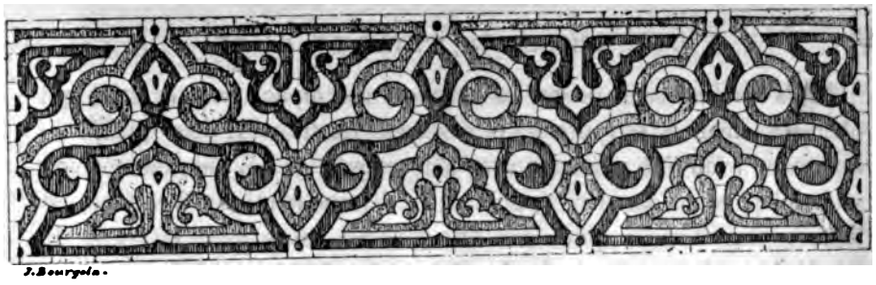
En-tête du chapitre III. — Incrustation de mastic noir et rouge sur une frise de marbre. Maison du Grand-Moufti (xviie siècle). Dessin de M. J. Bourgoin, 1880. Page 40.

Lettre. — Claustra de la mosquée de Salih Thalâiah (xiie ou xiiie s.). Croquis de M. Mauss (1879). Page 30.

Vignette finale. — Point terminal des murailles de Saladin, entre la Citadelle et la mosquée de Kaghbây. État en 1871. Dessin de M. P. Chardin. Page 40.

Appendice. En-tête. — Inscription sur bois d'une enseigne en 1404, Collection A. Baudry, au Caire. Dessin de M. P. Chardin. Page 41.

Vignette finale. — Vallon rocheux entre la Citadelle et le mont Mokattam. Dessin de M. P. Chardin. Page 48.



COUP D'ŒIL

SUR

L'ÉTAT DU CAIRE

ANCIEN ET MODERNE

Il y a quinze ans, au début du règne d'Ismaïl, l'ex-khédive d'Égypte, la ville du Caire était encore intacte, car si ses monuments et ses rues continuaient paisiblement de tomber en ruine selon la coutume séculaire de l'Orient, du moins on n'y avait rien tenté comme travaux, dits d'embellissement et de restauration.

Toutefois, le vice-roi et ses ministres parlaient déjà avec enthousiasme de régénérer le Caire selon les méthodes expéditives de Paris. On montrait avec orgueil des plans de quartiers neufs tracés en échiquier et des projets de percements qui faisaient frémir. Dans toutes les directions, la vieille ville des khalifes et des sultans y était traversée par des percées rectilignes et indéfinies, formant des figures assez semblables à celles qu'en blason on nomme sautoirs, chevrons, fasces et pals. Ce devait être comme l'irruption d'une ville américaine au sein d'une forêt vierge.

Tels seraient sans doute les résultats accomplis, sans la crise qui obéra les finances égyptiennes et suspendit les travaux, dont quelques-uns, pour avoir été entrepris avec hâte et prodigalité, entraînèrent une vraie dilapidation des deniers publics. La destruction, jusqu'à ce jour, est donc moins avancée qu'on ne l'imaginerait, mais avec le règne de Tewfik Ier et le sage contrôle des Européens, l'Égypte commence à se relever; et, comme il fallait s'y attendre, l'un des premiers effets d'une prospérité renaissante est de détruire ou de transformer tout ce qui reste des beautés de cette ville. Sans nier le bienfait de certaines innovations et sans offenser personne, il est permis de toucher la question d'art qui n'est pas, comme l'on croit, ennemi de l'utilité pratique. Ce qu'on peut regretter, c'est qu'un goût supérieur ne préside pas toujours aux changements opérés dans les villes. Ici surtout, on doit déplorer que l'esprit de modération ne soit pas intervenu à temps pour empêcher les excès qui ont défiguré la capitale de l'Égypte, naguère la plus brillante, la plus instructive et la mieux conservée des cités de l'Orient.

I

LES « RESTAURATIONS » ET LA CIVILISATION AU CAIRE.

A première vue, rien de bien changé dans les régions anciennes qui avoisinent les bazars du Khan-Khalîl et du Ghouriyèh, la ville des khalifes Fatimites, qu'après eux avaient ornée à l'envi les émirs et les sultans mamlouks du XIIIe au XVIe siècle : même mouvement, même gaieté dans les artères principales; dans les ruelles, toujours cette ombre, ce silence que perce çà et là un vif rayon de soleil ou qu'interrompent la psalmodie rêveuse et le bruit frétillant du darabouk. Mais hélas! il faut bien peu de temps à l'explorateur attentif qui revient avec ses souvenirs, pour constater les ravages de ces quinze années, qui ont plus mutilé, plus détruit qu'un siècle du temps passé ; car alors, si l'on renouvelait beaucoup, au moins savait-on créer des œuvres dignes de survivre. Désormais, où que l'on arrête ses regards, on ne découvre presque pas un point de la ville ancienne qui ne soit attaqué ou menacé par la rénovation banale qui envahit nos villes d'Occident.

Le premier objet qui surprenne et qui choque le goût, même le moins difficile, est le bariolage extérieur des innombrables mosquées et de leurs minarets. Nous avons vu ces beaux édifices tels que les siècles les avaient laissés, tels que l'action prolongée du soleil les avait faits : les

bandes horizontales de rouge dont les architectes arabes décoraient leurs édifices étaient devenues des zones fondues de tons jaunâtres ou rosés, dont l'harmonie convenait à la vétusté des murs, à l'état dégradé des ornements et des reliefs.

Il y avait là, pour les peintres, des trésors de murailles qui auraient

RUELLE PRÈS DU MOUSKY, AU CAIRE.

(Croquis de M. Paul Chardin.)

causé la joie d'Henri Regnault, si le bonheur eût permis qu'il vînt jamais jusqu'au Caire. Mais en 1869, à l'occasion de l'ouverture du canal de Suez, le khédive Ismaïl, qui préparait à l'élite des Européens une réception magnifique, eut quelque honte à la vue des monuments décrépits de sa capitale; jugeant du goût occidental par celui des Turcs, il crut bien faire en donnant l'ordre de continuer le sacrilège commencé quelques années auparavant, pour la visite très hautaine, très rapide et fort onéreuse

du sultan Abdul-Aziz. Le ministère des *Wakfs*, ou Biens religieux, fut chargé de faire peindre à neuf les mosquées, en l'honneur de l'impératrice Eugénie et des invités ; le lait de chaux et l'ocre rouge sang de bœuf coulèrent à flots, se répandirent du haut en bas des minarets, effaçant à jamais pour nous, sous ce climat sans pluie, les nuances inimitables que nos peintres, nos poètes, nos historiens s'attendaient encore à y trouver : l'hilarité, puis les regrets furent universels. Aujourd'hui, le ravage est complet, et dans toute l'étendue du Caire, sur plus de quatre cents édifices, c'est à peine si l'on en trouverait dix à peu près épargnés. Les oratoires les plus modestes, les plus écartés, les ruines même, si abandonnées que l'entrée en est presque impossible, étalent, au milieu des vieux palais et des masures jaunies, leur toilette endimanchée : travestissement qu'à première vue on ne peut se défendre de considérer comme une grande fourniture en badigeon, une de ces fournitures si lucratives pour leurs entrepreneurs, qu'elles ont contribué à ruiner le pays et à lui amener l'ingérence étrangère dont il se plaint aujourd'hui.

Et que dire maintenant des intérieurs de ces mosquées ? J'ai visité en détail une centaine des plus belles : toutes ou presque toutes tombent en ruines et, pour l'artiste, pour l'architecte, mieux valent encore celles qu'on abandonne que celles qu'on restaure.

On restaure beaucoup au Caire ; mais cette capitale qui, avec le règne d'Ismaïl, semble avoir pris honte de ses beautés natives pour se mettre à la mode de Paris, n'a pas encore songé à prendre de nous, avec le respect tardif du passé, l'art patient, raisonné, prudent de nos restaurations historiques fondé par les Lassus et les Viollet-le-Duc.

Au Caire, la première façon de conserver un vieux sanctuaire très fréquenté (et partant très riche) est de le jeter à bas, puis de le relever à grands frais en style gothique italien. Non ce gothique des dômes de Sienne et d'Orvieto, qui a de la grandeur et une originalité de bon aloi ; mais quelque chose comme ce romantique tant aimé des horlogers et des ébénistes de 1830, époque sans doute la plus basse de nos arts décoratifs : c'est ce détritus repoussant de tous les styles admis ou remis à la mode, dont les renégats, les aventuriers grecs et italiens infestent depuis deux cents ans, Constantinople et le Bosphore. Au Caire, rien de pitoyable en ce genre comme les mosquées neuves de Setti-Zeynâb (refaite en 1859) près le Pont-des-Lions et de El-Hassaneïn, derrière le bazar Khan-Khalîl. Par surcroît, cette dernière bâtisse, qui date de 1873, est accostée d'un certain minaret qui ne se peut comparer qu'à une chandelle colossale coiffée d'une flèche démesurée à section conique, d'un dessin enfantin et d'un galbe informe. Rien n'est plus déplaisant que le contraste de cette mons-

ANCIENNE PORTE DE QUARTIER, DANS LA RUE CONDUISANT A BAB-EN-NASR.

(Croquis de M. Paul Chardin.)

truosité avec la finesse et l'élégance des minarets arabes qui l'entourent encore, mais n'ont pas comme elle l'admiration de la Cour et de la Ville. Dans l'intérieur de ce lieu vénéré, difficile d'accès tant la ferveur y est grande, brille le genre italien ou turc le plus opposé au faux gothique de l'extérieur; le plein-cintre et les ordres soi-disant classiques y règnent sans partage. Les colonnes de la nef, à bases et piédestaux sortis du même bloc, attirent l'extase et les caresses du fellah, par le poli reluisant de leur marbre gris. Le sol est couvert de tapis d'Europe aux tons criards qui ne messiéent pas ici, et les portes se cachent sous des portières de brasseries que surchargent d'indigestes broderies d'or. Enfin, les réparateurs du lieu saint, dans leur zèle, ont arraché aux anciens murs latéraux leurs revêtements de marbres à entrelacs et de carreaux de faïence émaillée; puis, à bout d'imagination, les ont remplacés par un badigeon. Ces carreaux de faïence, précipités sur le sol, rompus en petits morceaux et entassés dans des barils, forment dit-on, en cet état, une des provisions du nouveau *Musée arabe.*

Tel est un des derniers exemples de magnificence orientale qui soit venu au Caire, d'Italie par Stamboul. Les célèbres palais élevés pour Méhémet-Ali à Choubrah et à la Citadelle, sa grande mosquée qu'on voit de partout, sont de la même famille et représentent, dans la majeure partie de leur ensemble et de leurs détails, ce qu'on pourrait nommer l'extravagance et la bouffonnerie du mauvais goût. Et cependant, quand on a cessé de contempler les fadeurs parisiennes des nouveaux palais-casernes du Khédive et de l'infortuné *Moufétich*, ces salons blanc et or à ciels bleus, ces canapés dorés qu'on pourrait croire empruntés aux salons d'attente de nos dentistes, en vérité, on se prend à regretter les naïves, lourdes mais grandioses turqueries d'autrefois!

La seconde manière de restaurer une mosquée en renom paraît consister à la démolir en partie, à en sacrifier les splendides plafonds, à en disperser les boiseries comparties ou incrustées, puis à reconstruire ce que l'on peut en style arabe que nous appellerons incertain, « opus incertum. » Ce genre de restauration, qui semble se distinguer par l'inachèvement des travaux, est peut-être le plus déplorable de tous : il s'attaque aux plus belles mosquées, à celle de l'émir Koussoun (1329) et du sultan El-Moëyyed (1420) par exemple; et, sans profit pour le culte, il les laisse à demi détruites, à demi reconstruites avant même que nos architectes, nos dessinateurs, nos peintres aient pu relever tout ce que l'art arabe y avait mis de traits élégants et de combinaisons curieuses dont on pourrait tirer un parti nouveau. Sans doute ceux qui se disaient « ingénieurs » et qui furent chargés des restaurations ne manquaient pas de bonne volonté;

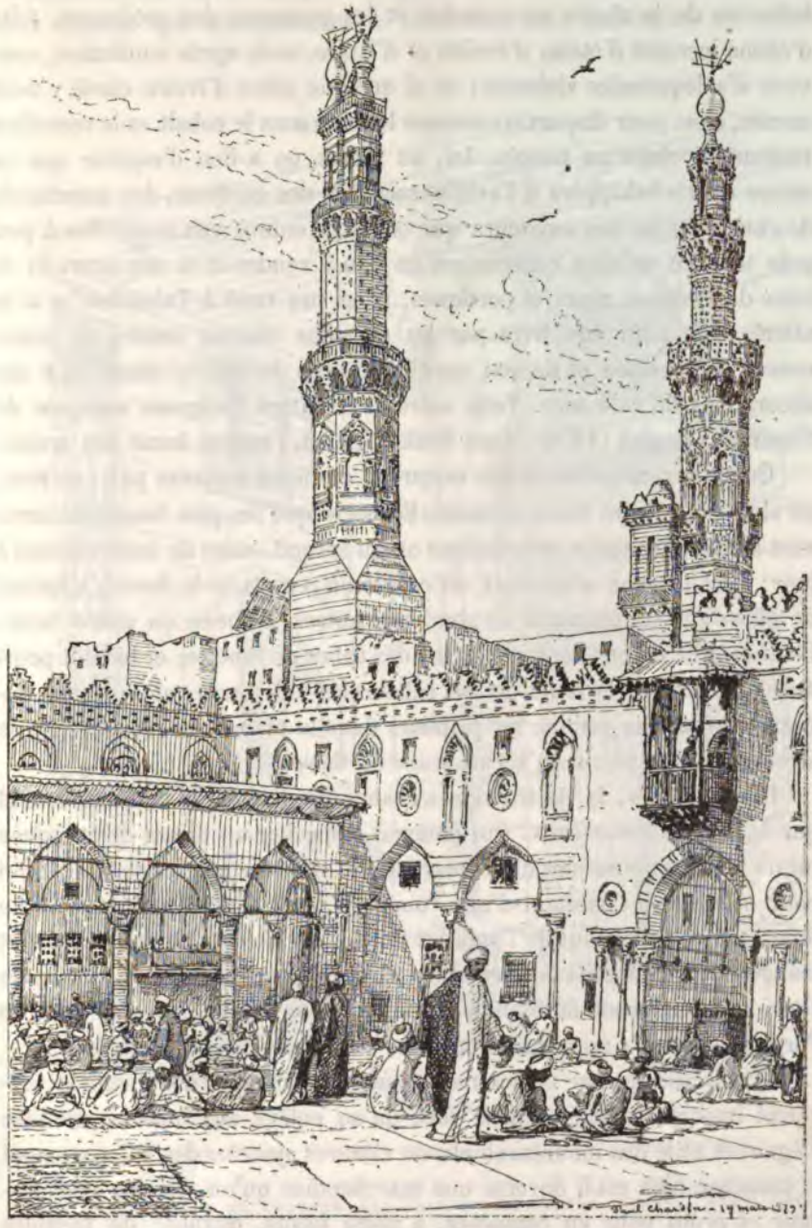
MOSQUÉE DE L'ÉMIR UZBEK, PRÈS CELLE DE THOULOUN (1500).

(Dessin de M. Paul Chardin, 1879.)

mais avaient-ils fait des études quelconques en Europe? mais avaient-ils acquis la puissance nécessaire pour pénétrer dans l'esprit du passé, pour savoir au besoin se limiter à l'étude d'une seule époque ou d'un seul modèle, celui même qui leur était confié? Le premier signe de ce talent indispensable eût été de relever tous les détails du modèle et de n'en laisser perdre aucun.

La restauration de la mosquée El-Moëyyed peut donner l'idée des progrès de la civilisation, il y a dix ans. Le cahier des charges portait que l'entrepreneur des travaux devrait replacer dans l'édifice restauré les colonnes, marbres et pierres de taille, comme étant consacrés par le culte. Quant aux poutres et autres matériaux de bois, on les lui abondonnait pour qu'il les utilisât comme engins. En conséquence, on disloqua, on effondra brutalement ces plafonds à solives qui étaient sculptés et enluminés avec une telle variété de combinaisons, qu'ils valaient un musée de la décoration arabe au xve siècle. Si, en vue de faire épargner quelque partie du chef-d'œuvre, on intervenait auprès des ouvriers ou de l'inconnu que le Gouvernement avait nommé surveillant, on n'obtenait pour réponse que les rebuffades ou les rires de brutes qui se disaient dans leur droit. Au bout d'un certain temps, le Gouvernement refusant, selon sa coutume, de payer l'entrepreneur et même le surveillant de son choix, un procès s'en suivit et le Tribunal fit faire une expertise. C'est alors que l'architecte distingué qui en avait accepté la charge dut constater que les solives anciennes, si délicatement ouvragées, avaient servi à former les échafauds et les ponts volants des maçons; que les menues pièces de boiseries telles que caissons, stalactites, marqueteries, avaient alimenté le feu de leur cuisine, et qu'enfin il ne restait presque rien des merveilles qui naguère faisaient l'honneur de la plus belle région du Caire ancien.

Parmi les autres mosquées moins célèbres et moins riches, les unes sont complètement abandonnées ou sur le point de l'être; les autres subissent quelques restaurations indispensables que leur prodiguent des maçons dépourvus de toutes traditions de métier; ou bien elles souffrent les embellissements que leur inflige quelque manœuvre en peinture de bâtiment. Le badigeon officiel de l'extérieur se complète alors d'un bariolage à outrance de la façade : les stalactites du porche sont teintes des couleurs grossières et disparates que choisit de préférence la brosse du fellah. A l'intérieur de l'édifice, les parties les plus vénérées, comme la *maksourah* ou sanctuaire, sont soumises au même traitement. La *kiblèh*, ou niche indiquant l'orientation vers la Mecque, ce lieu privilégié où le génie arabe déployait ses inventions les plus charmantes en entrelacs de nacre et de marbres variés, la sainte kiblèh elle-même disparaît sous les



COUR CENTRALE DE L'UNIVERSITÉ MUSULMANE D'EL-AHAR (Xe SIECLE).

(Croquis de M. Paul Chardin, 1879.)

enluminures baroques qui décorent les cafés populaires de bas étage. Les boiseries de la chaire ou *mimber* et les panneaux des crédences, faits d'ébène incrusté d'étain, d'écaille et d'ivoire, sont, après mutilation, couverts d'arlequinades violentes; et si quelque pièce d'ivoire ciselé y tient encore, c'est pour disparaître comme le reste sous le cobalt et le vermillon toujours si chers au peuple. Ici, au moins, on a lieu d'espérer que ce mince débris échappera à l'avidité sacrilége des gardiens, des marchands de curiosités ou des amateurs qui ont déjà enlevé aux mosquées à peu près tout ce qu'elles contenaient de bon à vendre et à emporter. Si le reste de l'édifice, murs et portiques, n'est pas voué à l'abandon et à la saleté, c'est pour être livré par les scheikhs (dignes émules de maint conseil de fabrique et de son curé) au lavage de lait de chaux ou à des décorations de café turc. Telle entre cent autres l'élégante mosquée de l'émir El-Yousoufi (1372), dans Souk es-Sélah, l'ancien bazar des armes.

Quant aux coupoles et aux minarets, on ne les restaure pas : on rase, on abat tout ce qui menace ruine. En sorte que les plus beaux minarets sont souvent tronqués au troisième ou au second étage de leurs balcons à jour; bienheureux ceux dont on consent à remplacer le fleuron terminal de pierre par un éteignoir de zinc! Les autres, d'année en année, semblent rentrer en eux-mêmes comme des tubes de lunette, et bientôt peut-être aura disparu la foule de ces silhouettes aériennes qui s'élèvent au-dessus de la ville comme les palmiers dans la plaine et dont le genre de structure n'appartient qu'à l'art arabe du Caire.

Dans les rues, la destruction s'avance irrésistible et l'on n'y entend que le choc des marteaux. Qui pourrait empêcher un diwan de mosquée ou un pacha possesseurs d'un quartier, de spéculer sur les terrains? Qui peut interdire à l'habitant d'une ruine de reconstruire sa demeure? Le dommage vient surtout de l'oubli et du mépris où sont tombés le goût et les procédés instinctifs de l'art arabe chez ce peuple imitateur qui, après s'être mis à la mode de Stamboul, ne voit plus aujourd'hui que celle de Paris, bien moins raisonnable pour les conditions de la vie orientale.

C'est beaucoup par engouement pour les principes d'alignement universel importés depuis quinze ans, qu'on enlève aux maisons ce luxe élégant et utile des moucharabièhs ou clôtures ajourées des balcons; aussi le moucharabièh est-il devenu une marchandise qu'on exporte avec ardeur et profit pour en composer, à notre usage, quantité de meubles d'une commodité et d'un goût fort discutables. On lui préfère aujourd'hui le treillis turc ou la persienne franque; et d'ailleurs, qui donc en Égypte serait encore capable d'user de ces merveilleux assemblages de petits bois tournés qui, vus de l'intérieur, ressemblent à d'immenses guipures

tendues devant la vive lumière du jour ? Quel artisan gagnerait à refaire ces vitraux qui surmontaient le moucharabièh, mosaïques de verres

COUR DE LA MAISON DU DOCTEUR ABD-ER-RAHMAN, PARENT D'ARABI (XVIIIe SIÈCLE).

(Croquis de M. Paul Chardin, 1879.)

profondément enchâssés qui dardaient leurs reflets de pierres précieuses dans les ombres dorées des hauts plafonds à solives? L'habileté des ou-

vriers saurait encore s'y prêter, mais les musulmans n'ont plus que de la pitié pour ceux qui emploient ou collectionnent leurs « vieilleries. »

C'est aussi pour la dignité de l'alignement qu'on enlève aux maisons ces étages en surplomb qui, des deux côtés d'une ruelle, s'avançant l'un vers l'autre en croisant leurs balcons, mettaient le passant à l'abri de l'implacable soleil du printemps et de l'été. Beaucoup de ces rues sont dérasées au plancher du premier étage, dont les belles consoles de pierre sculptée s'avancent dans le vide et restent seules à témoigner du luxe et du goût des maisons primitives; et si on les reconstruit, c'est pour placer sur ces bases conservées de lourds cubes de maçonnerie blanchie qui ont quelque rapport avec des wagons à bestiaux.

La grande rue marchande, la rue franque d'autrefois, le ***Mousky*** lui-même perd chaque jour de son caractère et de son agrément : on lui enlève peu à peu sans les renouveler (et bientôt il n'en restera rien) ces couvertures de planches, de claies et de toiles qui, jetées d'un bord à l'autre, ne laissaient filtrer qu'une lumière tamisée, en remédiant à la mauvaise orientation de cette rue, inondée de soleil du matin au soir. L'édilité qui nous imite a certes bien raison : vit-on jamais Paris couvrir ses rues de parapluies monstres pour abriter tous les passants[1] ?

Le goût des grandes places, des larges boulevards poussés en ligne droite sans aucun souci d'une orientation supportable, s'accentue de plus en plus : partout les espaces torrides et poudreux gagnent du terrain et font regretter ces ruelles sinueuses, fraîches et pittoresques dont le parcours moins direct paraissait cependant moins long. La multiplication des grosses charrettes et des voitures européennes courant à grande vitesse, le goût des parades militaires, on dit même la recherche de la salubrité publique, ont servi de prétextes à cette barbarie. Maintenant, il est à craindre qu'une Compagnie de tramways, après s'être emparée des larges voies qui existent, et dont il n'y a rien de mieux à faire, n'obtienne permission d'en percer de nouvelles dans l'intérêt de son commerce.

Alors ce sera fait du Caire, non seulement au point de vue de l'art, de

1. Depuis quelques mois, les derniers abris du Mousky ont été supprimés; ils tombaient de vétusté et les habitants n'ont pas souffert qu'on en fit de neufs. En revanche, cette rue étroite et encombrée est dotée de trottoirs à la mode qui, par leur exiguité, leur hauteur, leur inégalité, forment de véritables casse-cous. La règle du trottoir parisien s'impose maintenant à grands frais, aux routes, aux rues désertes, à certaines ruelles arabes : ici, la margelle au lieu de se plier un peu aux sinuosités, suit inflexiblement pour son compte le principe de la ligne droite, en sorte que le trottoir n'a souvent que quelques centimètres ou s'éteint en sifflet. (Décembre 1884).

l'archéologie, de l'histoire (dont personne, dans la nation, ne se soucie), mais encore à celui du charme et de l'agrément de la vie. La capitale deviendra étonnamment laide et ennuyeuse, brûlante ou éventée quand elle sera tout entière comme ces insipides quartiers ou boulevards neufs d'Abdine, de Méhémet-Ali et de Clot-Bey. Le malheur de cette charmante ville est d'être tombée sans défense entre les mains de comités médicaux de salubrité, puis d'autocraties d'agents-voyers qui ont appliqué, sans ménagement comme sans talent, quelques principes d'édilité à la Baltard, aussi étroits qu'inflexibles.

Si l'aspect des rues et des édifices a perdu, que dire du costume national, ce complément d'une cité d'autrefois! Sous le règne de Saïd pacha le costume oriental, porté par le souverain, était de rigueur (et jusqu'à persécution) pour les premiers dignitaires comme pour les derniers, fussent-ils Européens et fort gênés de le porter; mais depuis qu'Ismaïl, devenu très Français par son goût pour Paris, a cru civiliser son peuple et séduire l'Occident, en copiant nos usages et l'extérieur de nos villes, tout le monde, sauf le fellah et le marchand indigène, a emprunté le costume européen. Aujourd'hui l'effendi, l'employé, l'eunuque noir d'une grande maison rougiraient de se montrer sous le costume élégant et commode de leurs ancêtres. Jusque dans la haute Égypte, on rencontre des nègres ou des mulâtres, vékils et domestiques, tout fiers de se guinder dans l'étroite redingote noire, le faux-col et la cravate, mise étriquée que couronne invariablement le tarbouch rouge ou fez réduit, depuis dix-huit ans, à des proportions mesquines; mais rien ne va dans ce harnais : ces vêtements de rencontre sont trop justes ou trop larges, trop courts ou trop longs, et ordinairement souillés et fripés. Les cravates resplendissent des couleurs aveuglantes que fournit la houille, et les bottines éculées traînent comme savates. On ressemble alors à un effendi, à un monsieur, mais on ressemble bien plus encore aux bâtisses nouvelles de l'Ezbékiyèh : constructions faites à l'européenne, manquées et inachevées à la turque, où la laideur des matériaux, l'abandon, la prétention et la saleté forment un ensemble mille fois plus misérable que les simples masures du pays. Si ces figures exotiques et parfois simiesques se doutaient combien elles nous paraissent bouffonnes, ainsi travesties à la Soulouque, elles retourneraient sans hésiter au turban, à la soubreveste brodée et aux larges braies traversées d'une écharpe, qui si bien leur seyaient!

Le véritable progrès intellectuel ne consiste pas à contrarier, à dénaturer des facultés originales, il demande au contraire qu'on les développe selon leur tendance naturelle; or, nous le disions, le peuple musulman

compte encore de nombreux artisans qui n'ont pas tout à fait perdu les traditions de leur métier. Dirigés par de véritables architectes, par des artistes connaissant à fond les arts arabes et soutenus eux-mêmes par un Comité supérieur, ces artisans seraient capables de reproduire et de continuer les ouvrages anciens pour lesquels ils ont une habileté instinctive, inimitable. A l'initiative seule d'un pouvoir européen ou d'un souverain indigène qui affectionnerait les traditions de son pays en s'intéressant au progrès intellectuel de son peuple, il appartient de provoquer un revirement, de faire sortir enfin l'art et les artisans arabes de la voie stérile et trompeuse où ils sont entrés. Le chef de l'État n'aurait qu'à manifester une préférence marquée en faveur des modèles véritables d'autrefois, pour que bientôt refleurît l'art national et disparût la manie de détruire ce qui existe encore et de copier l'Europe hors de propos.

« AU NOM DE DIEU, LE CLÉMENT, LE MISÉRICORDIEUX !... »
« ET DIEU LES ABREUVERA D'UNE BOISSON PURE. » (KORAN, LXXVI, 21.)

II.

LES « EMBELLISSEMENTS » DU CAIRE.

Beaucoup de nos lecteurs, sans doute, ont vu le Caire intact il y a quinze ans ou davantage et n'y sont pas retournés. Bien d'autres l'ont visité récemment et ne se doutent pas de ce qu'il était autrefois. Pour tous, faisons, de lieu en lieu, une rapide promenade en comparant l'état ancien au moderne. Mais auparavant conseillons à ceux qui projettent le voyage, de se hâter s'ils ne veulent trouver réunis, dans la ville célèbre qu'on modernise, tous les inconvénients de l'Orient et tous les défauts de l'Occident.

Autrefois, en arrivant au Caire, dès qu'on sortait de la gare, on en avait fini avec les utiles mais plates et ennuyeuses *modernités*. L'Orient apparaissait tout entier avec son charme puissant et l'on n'avait pas à craindre ce perpétuel conflit de deux mondes opposés où le plus raisonnable, le plus avancé, le plus terne terrasse l'autre en perdant lui-même de sa force et de sa raison. Les objets qui s'offraient d'abord aux yeux formaient déjà des tableaux où tout l'Orient se révélait. Une ancienne mosquée élevait là son minaret parmi les palmes, tandis qu'à demi cachés par le feuillage des sycomores, les grands murs de ses dépendances abritaient du soleil tout un petit monde d'artisans constructeurs de noriahs et servaient d'appui aux grands bois inégaux de leur atelier en plein air.

Aujourd'hui, tout a disparu pour faire place à de mornes espaces secs et réguliers. Sur la rive d'un canal rectiligne, une file de maisonnettes,

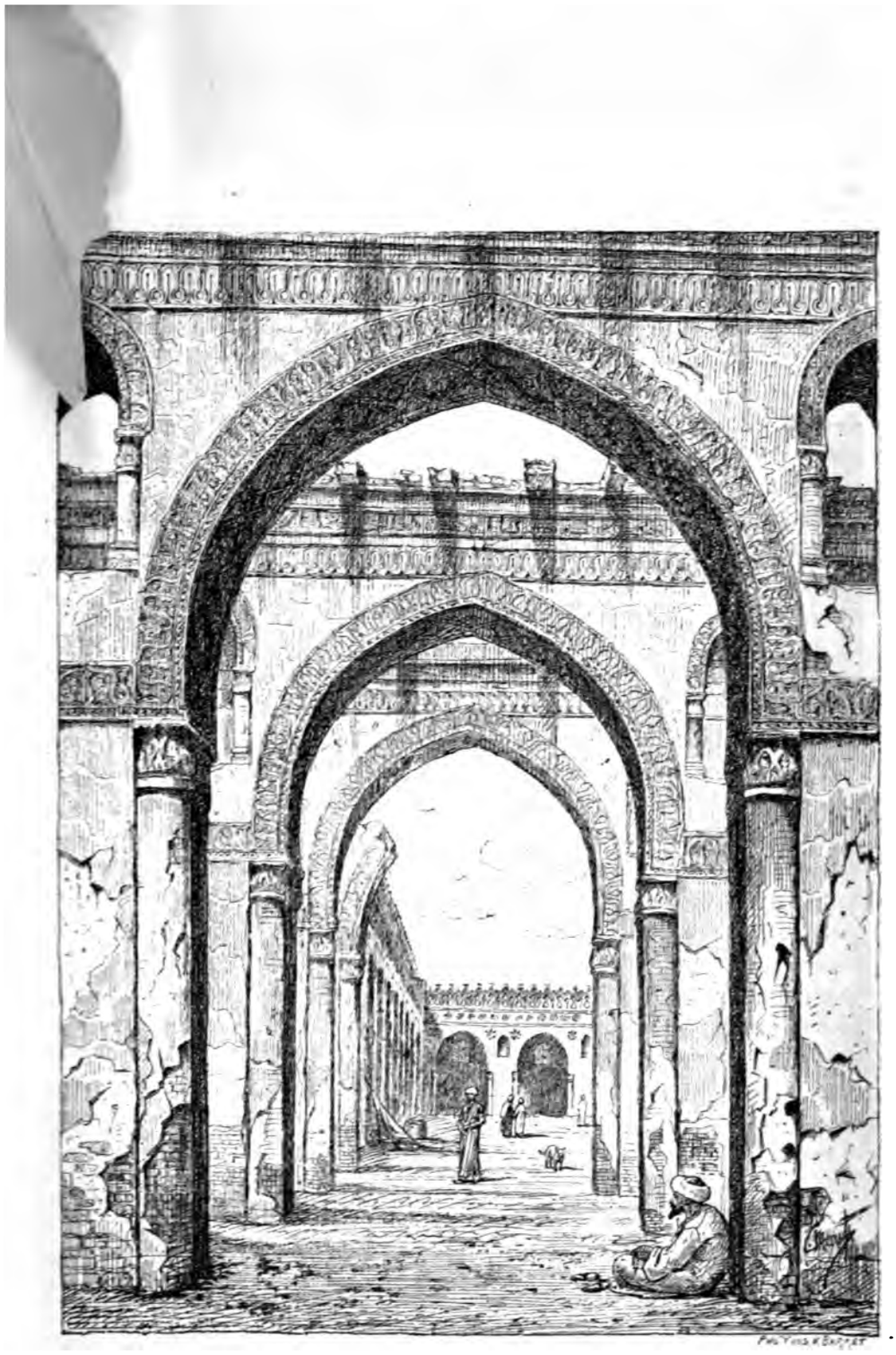
qu'on pourrait croire apportées de Saint-Cloud, nous avertissent que le règne des ingénieurs et des entrepreneurs est arrivé. On franchit ce canal, qui porte les eaux du Nil dans l'isthme de Suez, et on retrouve d'abord, à peu près telle qu'il y a quinze ans, la plus ancienne des rues modernes. La rue de Kantara ed-Dik était au XIIIe siècle le lit ou le rivage du Nil qu'on en chassa (et qui s'en alla bouder jusqu'à Boulaq), parce qu'il emportait toujours la riche mosquée d'El-Maks (la Douane), bourg alors détaché qui est devenu le quartier Copte. La rue du Consul de France, de M. de Lesseps et de M. de Blignières, doit les arbres qui lui restent aux soldats de Bonaparte et de Kléber, qu'elle conduisit toujours à la victoire « tambour battant ». Elle était alors fermée au nord par la grande porte de Saladin, Bâb el-Hâdid (la porte de fer) et au sud par une porte de quartier; mais Saïd pacha les fit démolir toutes deux dans un de ces élans de caprice destructif comme il en avait parfois.

Parvenu devant l'hospitalière demeure de Yakoub Artin-Bey, où était située la seconde de ces portes, on aperçoit à droite une ruelle qui fut le déversoir des eaux que le canal Naçiriyèh, aujourd'hui comblé, amenait du Nil sur la place Ezbékiyèh, au moment de la crue. Il y a quelques années, on trouvait encore au bout de cette ruelle, derrière les jardins de Tigrane-Bey, un bas-fond assez large, ancien étang qu'alimentait le canal et qu'ombrageaient de charmants bois de palmiers.

Aujourd'hui les arbres sont abattus, la place est comblée, nivelée jusqu'au premier étage des maisons riveraines, dont les balcons affleurent le sol nouveau. Un quartier neuf, à plan géométrique, tracé sans souci, dans le cabinet des agents-voyers, est sur le point d'en prendre possession.

Lorsqu'on a contourné un pâté de maisons qui, sur la droite, semble barrer la rue de Kantara ed-Dik et occupe la place de l'ancienne Intendance de l'armée d'Égypte, les embellissements du Caire apparaissent et déroutent les souvenirs : on débouche sur une place toute moderne et de forme triangulaire; mais dans ce square parisien entouré de maisons à cinq étages, comment reconnaître cette pointe nord de l'Ezbékiyèh, jadis si pittoresque? On voyait alors s'ouvrir à droite et à gauche les perspectives presque champêtres de deux magnifiques avenues plantées par nos soldats; au milieu, entre les deux, on apercevait les troncs noueux et la puissante ramure des sycomores de l'Ezbékiyèh, formant un fond de forêt sans limites, d'où s'élançaient quelques minarets striés de bandes jaunes et rosées autour desquels plânaient les grands éperviers des peintures et des bijoux pharaoniques.

Un peu plus loin, dans l'avenue de droite, on rencontrait le palais



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE D'AHMED BEN-THOULOUN (879).

ETAT EN 1845.

(Dessin de M. C. Mauss.)

de l'Elfy, l'un des principaux beys mamlouks défaits aux Pyramides, somptueuse demeure qui, avant de devenir l'hôtel Shepheard, avait été le quartier général de l'armée française. Il n'avait pas changé complètement de formes et de dispositions, et, non loin de sa porte, sur la place, on voyait encore l'arbre où Bonaparte venait prendre le café, causer avec les scheiks et se montrer aux indigènes. Le jardin de l'hôtel a conservé le grand arbre sous lequel Kléber, blessé mortellement, vint tomber; mais qu'est devenu cet horizon qui, en 1869, vu du perron, pouvait encore charmer Théophile Gautier? Sur la gauche, plus d'anciennes maisons à moucharabiehs; en face, plus aucun de ces arbres énormes parmi lesquels on reconnaissait « ceux qui avaient posé pour Marilhat, agrandis encore par le temps écoulé, et garnissant le milieu de la place avec leurs dômes de feuillage d'un vert si intense qu'il paraissait presque noir [1] ».

Maintenant tout a disparu, et les fenêtres de Théophile Gautier n'ont plus pour horizon que l'autre bord d'une rue garnie de maisons à quatre étages, où les fantaisies d'un style pseudo-arabe cherchent péniblement leur place sur des façades dont l'ordonnance toute parisienne n'est pas faite pour le genre oriental [2]. Quelques-unes de ces maisons neuves tombent en ruine et sont démolies par ordonnance de police.

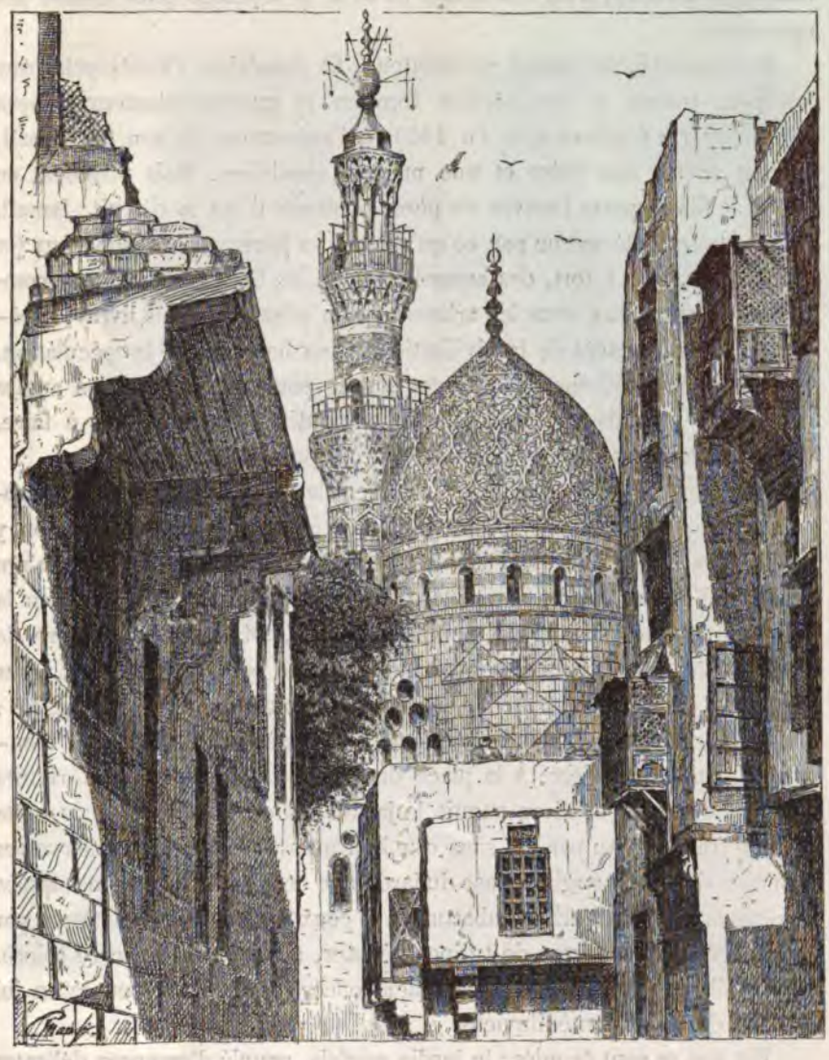
Après avoir passé devant le porche de l'ancien harem de Kjamil pacha, où furent l'habitation officielle et les jardins de Bonaparte et de ses successeurs, et après eux celle du fameux *Defterdar* gendre de Méhémet-Ali, nous retrouvons enfin ce qui reste de l'Ezbékiyéh, mais tellement dénaturé, travesti, que les exilés de l'asphalte doivent ici se sentir un peu consolés : pour eux, on a enfermé un petit lac, une petite rivière de Bois de Boulogne dans un grand carré que clôt une grille de fonte et qu'entoure de trois côtés une rue de Rivoli aux alignements inflexibles. Seul, à l'horizon, au-dessus des arbres, le pesant et caduc fronton du *New-Hotel*, qui se dessine comme une pyramide, jette un peu de variété et tient lieu de boussole aux nouveaux venus qui s'égarent infailliblement dans cette implacable uniformité.

En 1798, on le voit par les planches de la *Description de l'Égypte*, l'Ezbékiyéh, ancien estuaire du Nil, était un bas-fond irrégulier grand

1. Théophile Gautier, l'*Orient*, II, 191.

2. Comme exemple, on peut citer la façade du *Hammam* de Paris. Bien que les détails en soient très-purs, elle produit peu d'effet et ne donne aucune idée de l'architecture arabe, parce que le programme imposé à l'architecte est le banal et stérile modèle de la location parisienne : la grande caisse à compartiments pressés dont la face plate peut être plus ou moins gaufrée sans que l'architecte le plus habile puisse donner carrière à son génie d'invention.

comme trois fois la place de la Concorde ou à peu près comme l'intérieur du Champ de Mars. Aride au printemps, il se transformait bientôt en lac,



MOSQUÉE DE KAGHBAY (1502), DANS LA RUE ET-TABBANÈH, CONDUISANT A LA CITADELLE. ÉTAT EN 1865.

(Dessin de M. C. Mauss.)

grâce aux eaux du Nil qu'on y amenait au moment de la crue. Les luxueuses demeures orientales, dont la place était entourée, devenaient

alors de véritables palais à la vénitienne, dont les péristyles ouvraient sur ce lac, rendez-vous perpétuel de fêtes nautiques et d'illuminations aux flambeaux. En hiver, quand les eaux se retiraient, l'étang devenait un champ de verdure, d'où émergeait çà et là le feuillage plus sombre des sycomores.

Méhémet-Ali, le grand réformateur, fit dessécher l'Ezbékiyèh, une fois pour toutes, et son héritier Ibrahim, le guerrier-planteur, acheva de le couvrir d'arbres qui, en 1863, à l'avènement de son fils Ismaïl, avaient acquis une force et une majesté séculaires. Mais rarement en Orient le fils respecte l'œuvre du père, si même il ne la détruit; Ismaïl, séduit, tourmenté même par ce qu'il avait vu faire au parc Monceaux (et embarrassé, bien à tort, des assassinats que les Grecs de bas étage commettaient entre eux sous les arbres de son père!), Ismaïl livra l'Ezbékiyèh à tous les excès de la civilisation et aux horreurs de la spéculation. Des quartiers modernes s'élevèrent sur le pourtour et dans les angles de la place, tandis qu'au milieu on engloutissait des millions à faire, défaire et recommencer des essais de jardin public.

On commença par remblayer fortement le terrain, ce qui en fit disparaître tous les vieux arbres. Au milieu on éleva une montagne et on y planta des fondations formidables pour la statue équestre d'Ibrahim pacha. A l'entour coulait une rivière sur laquelle on avait établi, pour la régénération industrielle du peuple égyptien, toute une fourniture de ponts variés : ponts droits, ponts biais, ponts de bois, ponts de fer, ponts de pierre. Le démon du *mieux* continuant à souffler, Barillet fut appelé : il arriva du Bois de Boulogne, armé de son système, et bouleversa montagne, ponts et rivière. A la place de la montagne, un lac; la rivière changea de cours et alors naquit le jardin actuel, dont l'existence coûte 80,000 francs d'eau par an, sans que l'on puisse y faire réussir les vertes pelouses de gazon anglais, base du jardinage occidental. Enfin, on suppléa ingénieusement aux arbres abattus et à ceux qui devaient pousser, par des réverbères en forme de tulipes géantes, aux pétales de verre coloré, aux feuillages de fonte, qui pouvaient encore instruire le peuple en lui parlant des temps antédiluviens.

Dix ans se sont écoulés : le jardin anglais, peuplé d'essences délicates et variées, donne déjà de beaux ombrages, grâce au climat et aux arrosements. Mais, que des révolutions suivies de désordres financiers se produisent, en un mot que l'eau cesse d'arriver, et l'Ezbékiyèh se change en désert. La forêt plus rustique d'Ibrahim pouvait au moins défier l'incurie et, sans dépenses folles, s'embellir d'arbres nouveaux. On y voulait une rivière, il lui fallait une clôture : que ne faisait-on de la rivière une

enceinte? Elle n'eut pas, comme la grille actuelle, masqué la vue du jardin. Sur le pourtour immédiat on voulait des maisons? Il fallait en bannir les locatis de paccotille et les froides perspectives d'alignements à

RUE EZ-ZYADEH, AU COTÉ OUEST DE LA MOSQUÉE DE THOULOUN.
ÉTAT EN 1865.
(Dessin de M. C. Mauss.)

quatre étages pour n'y tolérer, comme à Ismaïlièh, que des habitations isolées au milieu de jardins pourvus encore des grands arbres de l'Ezbékiyèh; ce qui convenait là, c'est le caprice et l'absence de symétrie.

Quant à la statue équestre (dont on eut grand'peine à déraciner les

fondations inutiles, tant elles étaient solides), on la mit loin du jardin, devant le Palais du Tribunal, et, pour lui faire place, on démolit la moitié de la grande et belle mosquée de l'émir Uzbek ben-Tatasch qui, au xve siècle, donna son nom à l'Ezbékiyèh; pendant longtemps les restes à demi enfouis de sa chaire magnifique, de bois précieux compartis, servirent à attacher les baudets de louage qui, d'un coup de tête en arrière, en arrachaient de grandes pièces. Un certain pacha ayant su que le désir du khédive était, pour l'heure, de se faire construire une maison de style arabe, fit enlever pour son souverain ces débris qui pouvaient être utilisés, et ils disparurent avec le caprice qui aurait dû les sauver. Sur la place occupée par la mosquée on installa donc la statue d'Ibrahim et, par économie, on la hissa sur un énorme piédestal de bois. Le bras levé de cette figure de bronze devait menacer encore la Turquie, mais la prudence politique commanda de tourner la statue en sens inverse. La main d'Ibrahim montre aujourd'hui, pour les maudire sans doute, les créations fantasques et ruineuses qui ont contribué à endetter le pays et à gâter l'aspect de sa capitale : le nouvel Ezbékiyèh, la salle de l'Opéra qui fléchit après dix années d'existence, le Théâtre français qui tombe en ruine, le Cirque et l'Hippodrome qui n'existent plus, fantaisies éphémères avec lesquelles on a cru imiter, séduire et enchaîner l'Europe! Pourquoi l'infortuné Ismaïl n'a-t-il pas compris plus tôt le geste prophétique de son père?

Arrêtons-nous cependant : la critique s'en prend ici moins aux innovations qu'à la manière dont elles ont été conçues et réalisées. En parlant de la salle d'opéra, je n'entends pas la maudire car elle est charmante et tient déjà une grande place dans les fastes du Théâtre. C'est pour l'inauguration de cette salle que le Khédive Ismaïl demanda à notre compatriote Mariette-Bey, fondateur du Musée de Boulaq, le sujet d'un opéra égyptien. Une nuit, comme il était au désert dans son ancien campement du Serapéum de Memphis, Mariette (je le tiens de lui-même) composa et écrivit le scenario d'*Aïda* qu'allait immortaliser Verdi. La mise en scène de l'œuvre se fit au Caire avec un éclat et une recherche qu'on ne reverra jamais. Mariette y présidait : pour la composition des costumes et des bijoux égyptiens, il se livra à de véritables études archéologiques; il fit paraître de vrais Nubiens comme figurants et, pour motifs de décors, choisit des vues exactes de sites et de monuments de l'Égypte antique[1].

1. Voy. notre notice sur Mariette, au catalogue de ses ouvrages, dans la *Gazette des Beaux-Arts* de septembre 1881; et, sur l'historique d'*Aïda*, le *Journal des Débats*, revue musicale du 26 mars 1880, par E. Reyer, article que l'auteur a réuni à ses *Notes de musique*. Paris, Charpentier, 1875. Pages 185-123.

Une conception réellement utile et bien placée est la création par Ismaïl du quartier européen qui porte son nom, entre l'Ezbékiyèh et les palais de la rive du Nil, sur l'emplacement des plantations abandonnées d'Ibrahim pacha. Tous ces terrains, nivelés et partagés en lots, ont été d'abord concédés gratuitement et à perpétuité à ceux qui s'engageaient à y bâtir dans un court délai. Là où il n'y avait qu'un désert parsemé de quelques bouquets d'arbres, on trouve aujourd'hui un échiquier formé de longues avenues déjà bien ombragées et bordées de maisons jolies ou bizarres, sises au milieu de jardins verdoyants. Sans la Compagnie des eaux constituée par Ismaïl pour alimenter tout le Caire, la création de cette ville de plaisance eût été impossible. Au point de vue pratique, on ne saurait reprocher à ces avenues que le manque d'orientations bien ménagées pour les maisons et l'oubli persistant de noms de rues et de numéros. Au point de vue du goût, on doit regretter ces tracés rectilignes dans un quartier de luxe et d'agrément où quelques courbes modérées, bien dessinées, eussent donné des aspects de parc et procuré des orientations variées. Enfin, là comme ailleurs, mais seulement au nom du pittoresque et des souvenirs, on peut encore regretter que tout absolument ne soit pas resté à l'état vierge!

Un des grands « embellissements » du Caire, un de ceux dont on était le plus fier, est le *Boulevard Méhémet-Ali*. Comme une fusée trop tôt lancée, il partit un beau jour de l'Ezbékiyèh, sans savoir où il allait, et vint s'abattre à deux kilomètres de là, sur l'angle formidable de la mosquée de Sultan-Hassan, dont il ne sut pas éviter la rencontre. En partant il avait enlevé une colline chargée de maisons et de mosquées. Dans sa course folle, il en emporta bien d'autres; mais à mi-chemin, sur le canal, le météore laissa choir sa charge de décombres et ainsi naquit, dit-on, le palais de Mansour pacha, l'*inévitable Palais-Mansour* : de quelque point que l'on vienne, où que l'on aille, on ne saurait éviter le carrefour où gît cet énorme bolide d'une nuance rose-pastèque indéfinissable et dont la masse anéantit tout le quartier voisin. Devant ce phénomène, on se rappelle ce que disait Paris à l'apparition du dôme de son Tribunal de commerce. La grande et bonne ville, pour s'excuser, rappelait l'aventure de cette cité des *Mille et une Nuits* qui, un beau matin s'éveillant, fut bien étonnée de voir dans ses murs l'œuf monstrueux qu'un *rokh* en volant avait pondu et laissé tomber au plus bel endroit!

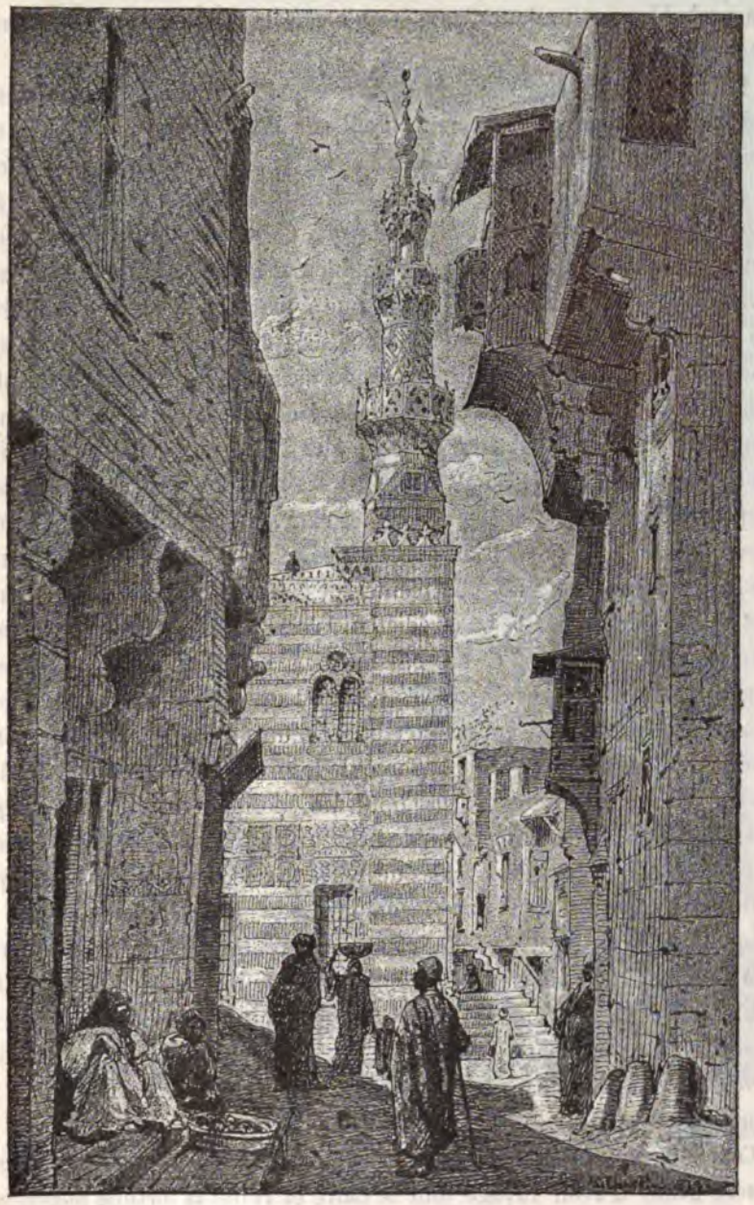
Pour en finir avec les gaietés de ce boulevard, disons qu'il eut encore la force, après cette équipée, d'enlever l'encoignure énorme de la mosquée de l'émir Koussoun (1329), l'une des plus grandes et des plus belles. On para la plaie, on la cicatrisa en ajoutant à l'édifice mutilé une façade

biaise en pan coupé d'environ 30 mètres et de style néo-arabe. Depuis lors, le reste du monument n'a cessé d'être dévasté et mis en démolition, de sorte qu'il n'en subsiste plus que ce pan de façade neuve mais inachevée.

Bien que le cœur de la ville arabe n'ait pas été atteint par cette brutale trouée, faite pour la promenade des canons de la Citadelle, mais qu'on croirait faite par eux, le vaste ensemble oriental d'autrefois a été détruit; le Caire est aujourd'hui comme un vase brisé, dont les deux fragments, de plus en plus effrités, émiettés sur leurs bords, ne peuvent plus se rejoindre ni correspondre. Ces longues et séduisantes ruelles qu'il fallait suivre pour aller du nord au sud de la ville, vers les mosquées d'Ibn-Thouloun, de Setti-Zeynâb, sont toutes coupées de biais vers leur milieu, et, par la brèche, le vandalisme pénètre et s'étend. Lorsqu'on les parcourt encore dans toute leur longueur, il faut brusquement sortir de l'ombre et des mystères de beauté qu'on a pu leur laisser pour tomber en pleine lumière dans les laideurs et les banalités de ce faubourg de barrière; alors le charme est rompu et toute vision du passé s'évanouit.

Si au moins cette percée, qui a dégagé assez maladroitement les abords de la grande mosquée de Hassan, avait assuré l'entretien et le maintien de ce chef-d'œuvre du XIVe siècle, on pourrait peut-être l'excuser, mais il n'en fut rien. En 1868, Auguste Salzmann avait accepté de faire ce travail pour le compte du gouvernement égyptien, et, avec le talent supérieur dont il était doué, il en dressait le projet et le devis. On dit qu'alors le Ministère des travaux publics trouva ses chiffres trop modestes pour une œuvre aussi importante, aussi nécessaire : Salzmann se serait laissé entraîner à des projets plus ambitieux et plus coûteux qui, comme il fallait s'y attendre, firent reculer le chef de l'État.

On préféra dépenser le double pour construire à côté l'énorme mosquée du scheikh Riflaye, un santon vénéré du peuple et que, par erreur, on croyait enterré à cette place. L'architecte égyptien, Husseïn-pacha, chargé de ce travail, a déployé de la science et du talent pour composer un édifice moderne en style arabe ancien. Malheureusement, il avait pour chef immédiat, pour surintendant, le nommé Khalil-Agha, chef des eunuques noirs de la vice-reine-mère, au nom de qui se faisait la dépense. C'était un personnage extraordinairement riche et influent, ignorant et présomptueux comme un nègre; il ne cessa de contrarier l'architecte et finit par l'obliger, malgré ses protestations, à poser une lourde coupole sur des appuis trop faibles. A peine terminé, l'ouvrage menaçait ruine et sur le théâtre même de l'accident, l'eunuque faisait de



MOSQUÉE DU SULTAN KAÏT-BAY, PRÈS CELLE DE THOULOUN (XVe SIÈCLE).

(Dessin de M. Paul Chardin, 1879.)

publics et sanglants reproches à l'architecte irresponsable, que l'on emporta quasi mort d'un coup de sang. L'édifice est resté inachevé et le sera probablement toujours, tandis qu'à côté la vraie merveille continue de tomber en ruines.

Puisque nous sommes auprès de la mosquée de Sultan-Hassan, faisons quelques pas pour jeter un coup d'œil sur la place de Roumeïleh, qui s'étend du pied de sa coupole à celui de la Citadelle, la forteresse, la cité des palais féeriques de Saladin et des sultans mamlouks, la résidence des pachas turcs et de Méhemet-Ali, mais qui n'est plus que ruines et casernes, si on excepte la fastueuse mais bien médiocre mosquée funéraire du dernier de ces potentats. Voici ce que nous pouvions dire en 1865 : « La place de Roumeïleh a grand air, située comme elle l'est entre les masses imposantes de la Citadelle, de la grande mosquée de Hassan et de plusieurs autres qui l'entourent ; mais, hélas ! elle ne conservera pas longtemps sa physionomie ! Il est à craindre que d'ici à peu d'années sa vieille et inégale surface, où s'étagent si bien les groupes de fellahs, que ses antiques chemins usés par le passage des caravanes ne soient nivelés, puis transformés en square parisien avec grilles et réverbères de fonte. Pourquoi, tout simplement, n'y pas planter des arbres un peu en désordre, comme à l'Ezbékiyèh ? » La prédiction s'est réalisée, mais ce square chétif est resté incomplet et ses bassins sans eau, ses rochers factices, ses grilles et ses trottoirs inachevés ajoutent quelque chose de sordide à sa banalité, dans ce site entouré d'édifices d'un autre âge et d'un grand caractère. Il est vrai qu'on s'est efforcé de les moderniser ; ainsi El-Azhâb, la porte arabe de la Citadelle et l'opulente mosquée Mahmoudiyèh, qui restèrent juchées à une assez grande hauteur du sol de la place, par suite des nivellements, ont été affublées de perrons : le premier dans un style de casino prétentieux, l'autre incomplet, qu'on croirait emprunté à quelque mairie de province. Enfin, on a recrénelé les murs et la porte de la Citadelle avec de petits merlons et de petits machicoulis à peine saillants, vrais cartonnages de théâtre auxquels manque l'illusion. D'autres points encore de la montagne, comme le corps de garde du grand *Canon de midi*, n'ont pas échappé à l'intrusion de l'architecture cartonnière et militaire des gares de chemin de fer des bords du Rhin.

Ces leçons, ces prodigalités destructives du règne passé, ont été arrêtées avant d'avoir ravagé tout le Caire et ruiné la fortune publique ; mais l'élan est donné, les mauvais exemples sont présents, et, maintenant que la prospérité revient, on cherche qui pourrait modérer ou diriger ce zèle transformateur. Une sorte de surveillance des monuments historiques est déjà confiée, par le Ministère des Wakfs, à un architecte

allemand rempli de bonnes intentions, Franz-Bey; mais, à en juger par ce que l'on voit faire, certainement ce fonctionnaire n'est pas muni de

PORTAILS DE LA MOSQUÉE EL-ARABY ET DE LA MAISON ANCIENNE D'ALY-KYKHYÈH.

(Dessin de M. Paul Chardin, 1879.)

pouvoirs assez étendus pour empêcher les restaurations maladroites et arrêter les destructions violentes ou naturelles.

Devant l'ignorance, la cupidité, le mauvais vouloir de la population,

il faudrait des forces collectives dirigées par un Comité des monuments historiques fonctionnant comme celui de Paris, c'est-à-dire pourvu d'une autorité suffisante pour balancer les pouvoirs émanés du Ministère des travaux publics, si ce dernier en abuse, comme on le voit en France dans l'affaire du Mont-Saint-Michel[1]. Ce Comité pourrait être composé de fonctionnaires égyptiens et d'architectes européens choisis avec soin pour leur compétence dans l'art oriental : il y faudrait des hommes tels que M. Ambroise Baudry, architecte français au Caire, dont nous aurons à parler plus loin; que M. Mauss, architecte du ministère des affaires étrangères, qui a passé quinze années en Orient pour des restaurations commandées par le gouvernement français; enfin, que M. Jules Bourgoin, de l'Institut archéologique de France au Caire, qui s'est fait connaître par ses beaux travaux sur les arts arabes. Il n'en faudrait aucun qui, dans ces questions, fît passer l'intérêt personnel ou la paresse avant le respect de l'art.

Il est difficile de savoir si ce projet, reconnu d'utilité publique par le Contrôle européen, trouve une opposition systématique chez les musulmans qui, chargés de la gestion et de la garde des monuments religieux, étaient souvent des premiers à en vendre les dépouilles aux infidèles; mais il est singulier que ce soient ces Infidèles qui demandent protection pour les édifices musulmans, en craignant que leur requête n'arrive trop tard[2].

Quelques mesures favorables à la conservation ont pu être déjà prises par Franz-Bey : ainsi la mosquée de Thouloun, la plus ancienne du Caire (ann. 879. V. page 17), a cessé d'être une *cour des Miracles*, un repaire livré depuis une trentaine d'années aux infirmes et aux vagabonds, et rendue méconnaissable par cet usage; en revanche, il est devenu impossible d'y entrer pour l'étudier. Mais à côté, on laisse à l'abandon un chef-d'œuvre du xve siècle, la perle des édifices du Caire, la mosquée du sultan Kaït-Bây qu'on pourrait encore sauver[3] (p. 25).

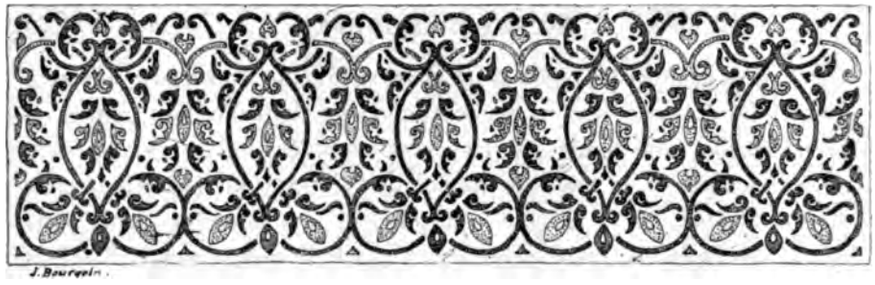
Dans les ruines de la mosquée du khalife El-Hakem (990-1012) où naquit la religion des Druzes, où tant de prisonniers chrétiens furent gardés au temps des Croisades, Franz Bey a fondé un Musée arabe où

1. Sur le litige du Mont-Saint-Michel, Cf. *De l'influence de l'opinion publique sur la conservation des anciens monuments,* par V. Ruprich-Robert, inspecteur général des monuments historiqnes. Paris, Morel, 1882.

2. Sur l'état actuel des monuments arabes du Caire et sur la formation d'un Comité des monuments historiques, voir les excellents articles de M. Gabriel Charmes, dans le *Journal des Débats* des 2, 3 et 4 août 1881 : *L'Art arabe au Caire.*

3. Si la mosquée de Kaït-Bây (extra muros) a subi des restaurations un peu aventurées, de la main de maçons qui ont perdu toute tradition, celle du même sultan (intra muros) dont il était question ici, a été réparée pour en empêcher seulement la ruine, ce qui est le parti le plus sage, le plus sûr, le plus économique. (Mai 1882).

viennent se grouper les objets d'art et les débris que l'on trouve encore à glaner. On doit citer surtout une collection de cinquante-huit lampes en verre émaillé; une dizaine de lustres de mosquées, en bronze : la porte en bois sculpté de la mosquée du sultan Salih-Ayyoub (1249) et celle du *Grand-Moristan* de Kalaoun, qui provient sans doute du palais occidental des Fatimites établi précédemment sur le même lieu; des débris de bois et de pierre sculptés de l'art arabe primitif; deux merveilleux *coursi* ou trépieds de cuivre ajouré, incrusté d'argent; enfin, le très ancien vase de marbre dont M. J. Bourgoin me communique ce dessin inédit. Devant ces recherches tardives on se rappelle avec tristesse qu'il y a douze ans, avant d'avoir vendu tous les bronzes des mosquées, le khédive avait donné à feu Auguste Salzmann la mission de créer un Musée arabe. A cette époque, le pillage du Caire n'était pas commencé et il n'y avait qu'à choisir et à prendre; mais la barbarie et l'intrigue rendirent ce projet impossible et l'on fut tout aise de se débarrasser de l'intelligent et désintéressé Salzmann sans lui donner l'indemnité à laquelle il pouvait prétendre et qu'il eût été de la plus simple convenance de lui remettre. Il était né pour l'œuvre qu'il avait entreprise, mais il n'eut pas, comme notre Mariette, la force de résister à la barbarie et la joie de triompher de l'ignorance!



III.

LES « VIEILLERIES » DU CAIRE.

Aujourd'hui, lorsqu'on veut éviter la rencontre des ruines de fraîche date ou des constructions insipides, il faut se cantonner dans des espaces assez restreints. La rue qui descend de la citadelle à Bab ez-Zowaïlèh (porte de la cité des Fatimites) s'est conservée assez intacte, et si les mosquées importantes qui la bordent sont bien délabrées, du moins n'a-t-on pas cherché encore à les restaurer. A droite, en descendant, il y a le groupe charmant des mosquées de Kagh-bây (1502. Page 19) et de Ak-Sonkor (1347) dont la première, ainsi que d'autres édifices du Caire, a été dessinée par M. Mauss, architecte du gouvernement français, en un temps où l'on n'avait pas à déplorer les dégradations qui ont mutilé les monuments et changé l'aspect des sites.

Au bout de cette rue, qui conserve encore de remarquables mosquées des XIVe, XVe, XIIIe siècles, Sultan Chabân, Emirs El-Mardany, Kidjmâs et Salih Thalâiah, on aperçoit, flanquée de ses tours que surmontent des minarets du XVe siècle, la porte de Zowaïleh, ancienne limite des Fatimites au XIe. Cette majestueuse entrée, bientôt débordée par les maisons de Kahirah, est, depuis le moyen âge, au milieu de la ville et forme un des tableaux les plus saisissants qui lui restent; la laissera-t-on subsister? La compagnie des tramways et ses projets de spéculation ne prévaudront-ils pas ici contre le futur Comité des monuments historiques? On a lieu d'espérer, pour l'avantage de ce dernier, car les tours viennent de

se couvrir de l'enduit rouge et blanc, drapeau de la conservation.

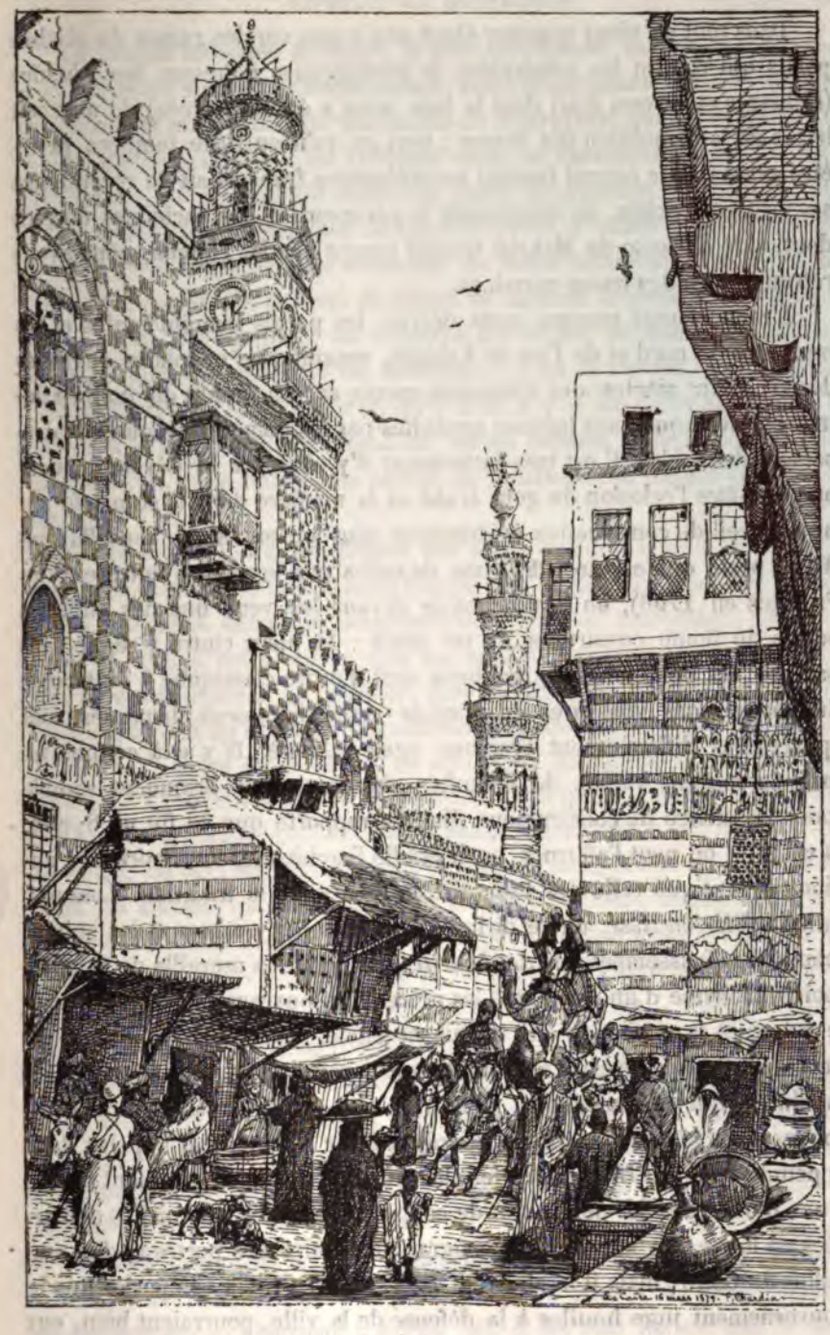
Plus loin, dans le bazar Ghouriyèh, je retrouve le tableau si admirable que forme la rue principale quand elle serpente parmi les alignements capricieux de la mosquée et du tombeau du sultan mamlouk el-Ghouri (1503); mais le tableau a beaucoup souffert, par l'abatage des hautes maisons arabes qui lui donnaient un fond obscur percé de traits de lumière et par l'effet du badigeon habituel. « A un dernier détour, disions-nous, on aperçoit tout à coup les superbes édifices d'El-Ghouri dressant à droite et à gauche de la rue leurs hautes façades couronnées de découpures tremblotées comme les aigrettes de flamme qui s'agitent au front des Génies et des Fées. Sur la droite, l'angle extrême de la façade du tombeau se projette en avant comme une tour sur un rempart; à l'étage supérieur, sous les claies et les toiles qui couvrent la rue, règne une élégante galerie d'arcades à jour d'où jaillit un gazouillement perpétuel de voix enfantines ; c'est l'école matinale. Au-dessous, est la fontaine publique; les femmes fellahs, l'épaule chargée d'un enfant, s'y arrêtent, gravissent trois marches avec une élégance inimitable et, passant leur bras nu, paré d'un bracelet d'argent, à travers la grille de bronze ouvragé, en retirent un gobelet plein d'eau vive. Dans cette ruelle étroite et haute comme le vaisseau d'une cathédrale, point de bruits discordants ni grossiers, point de résonnances de pas alourdis; la foule en babouche glisse doucement sur le sol battu, épanchant dans les airs le bourdonnement de ses mille voix que se renvoient les grands murs et la couverture de la rue transparente comme une treille d'Italie.» Ce que nous disions en 1865 n'est plus aussi exact : l'école et la fontaine ont été abandonnées, et le tombeau du sultan-mamlouk se transforme en une bibliothèque publique où l'on transportera les livres et la collection des anciens et admirables Korans à enluminures que l'on conservait au palais de Derb el-Gamamiz. Les lecteurs y gagneront par la proximité, le monument échappera à la destruction, mais cette transformation ne le gâtera-t-elle pas si on s'avise de le rajeunir, de l'agrandir, de l'isoler? En même temps disparaîtrait la beauté originale de ce point du quartier, l'un des seuls qu'on eût à peu près épargnés[1].

1. On vient de refaire à cet admirable édifice une coupole neuve du galbe le plus disgracieux, le moins arabe. Il ne manque pas cependant d'artisans qui élèvent des coupoles sur pendentifs en leur donnant l'élégance et la pureté de style des XIVe et XVe siècles : témoin celle qu'on élève sur le tombeau d'un santon populaire, près le *Marché aux poissons*. Il est aujourd'hui question de transporter ici à l'usage des musulmans une partie des livres de l'université d'El-Azhar; demain, ce sera peut-être autre chose. (Mai 1882.) Voyez notre *Frontispice*.

La rue animée du Khan-Khalîl, qui fait suite à celle-ci, a toujours son aspect de fête et de travail; c'est l'ancien *Beïn el-Kasreïn*, la rue princière d'*Entre les deux palais*, nom qu'on lui donne encore, bien que les palais des khalifes Fatimites (972-1166) aient disparu depuis cinq ou six siècles. A gauche, est une splendide rangée de mosquées et de minarets des XIIIe et XIVe siècles; la première, à gauche sur notre dessin, est le tombeau du puissant sultan Kalaoun, auquel était joint le Grand-moristan, l'hôpital des fous dont les cabanons sont loués aujourd'hui à des artisans. Là était précisément, aux XIe et XIIe siècles, la porte principale du *Petit palais occidental* des Khalifes, dont les dépendances s'étendaient jusqu'au Khalig ou Canal sur une étendue d'environ 20 hectares. En face, à main droite, on voit un enfoncement formé par un coude : c'était la plus belle entrée du *Grand palais oriental*, la célèbre *Porte d'or*, ainsi nommée, dit Makrizi, parce que ses montants, ou peut-être les colonnes de son vestibule, étaient faits de piles de lingots d'or en forme de meules que Moëzz, le premiers des khalifes Fatimites qui régna en Égypte, fit apporter sur le dos de plusieurs centaines de chameaux, quand il émigra du Maghreb et de Kairouan. C'étaient là ses trésors comme prince du Maghreb, mais l'Égypte était si riche au Xe siècle, que ces lingots restèrent sans autre emploi jusqu'en 1065, où pendant les horribles famines du règne de Mostanser, le peuple, puis le khalife, les firent disparaître. Un peu plus loin, à droite, une trouée dévastatrice a été pratiquée, à travers des mosquées, pour joindre la rue au palais du Kadi. L'emplacement de cette résidence officielle de la justice indigène est le point initial du Caire; c'est là qu'en 969 Gawher, généralissime des troupes de Moëzz (comme Amrou l'avait été de celles d'Omar), jeta, au milieu d'un désert, les fondations du palais principal et de la ville de Kahirah qui, en s'étendant hors de ses étroites limites, en se soudant à celle de Miçr, composée elle-même de villes plus anciennes et agglutinées, a fini par former le Caire[1].

1. Cette vue et plusieurs autres sont reproduites directement d'après les croquis de M. Paul Chardin, élève et émule de Dauzats en ce genre. Ces dessins font partie d'une riche collection d'autant plus précieuse que beaucoup des points reproduits avec tant d'esprit et d'exactitude par l'artiste ont déjà disparu ou changé d'aspect. Nous espérons pouvoir en publier prochainement la majeure partie.

En ce moment même, peut-être pour rendre irréprochable l'alignement de la rue *Beïn el-Kasreïn*, on démolit le bâtiment orné d'une inscription arabe qui paraît au fond et sur la droite de notre dessin, auprès de l'emplacement de la *Porte d'Or*. Ce monument, qui est déjà dérasé au niveau de l'arc surbaissé, fai-ait partie de la mosquée du sultan Daher-Bibars (XIIIe siècle). C'est en vain que Franz-bey, créateur et directeur du Musée arabe, a demande aux démolisseurs les pierres de cette inscription pour les conserver; il espère au moins que la destruction n'ira pas plus avant. (Mai 1882.)



RUE ES-SOUKKARYÈH (ANCIEN BEÏN EL-KASREÏN).

MOSQUÉES DES SULTANS KALAOUN (1284) ET BARKOUK (1384).

(Dessin de M. Paul Chardin, 1879.)

Dans tout ce vieux quartier élevé peu à peu sur les ruines du célèbre palais qui contint les admirables et prodigieuses richesses des khalifes (richesses et œuvres d'art dont la liste nous a été conservée), le marteau impie de la démolition fait fureur : tout ce qu'il en reste tombera peut-être avant que le nouvel Institut archéologique français ait pu reconnaître ses vestiges cachés, en déterminer le périmètre et les anciennes entrées dont, aidé du texte de Makrizi traduit exprès par M. Fagnan, nous avons retrouvé bien des traces certaines.

L'espace nous manque pour décrire les portes monumentales et les murailles du nord et de l'est de Kahirah, magnifiques et solides ouvrages des XIe et XIIe siècles, qui s'étendent encore sur un circuit de quatre kilomètres, avec quelques lacunes produites par les démolitions ou l'envahissement des sables. Il est très-intéressant d'y observer le développement ou peut-être l'éclosion du goût arabe et la manière dont il se greffe sur un appareil de construction évidemment plus ancien. Ainsi, dans *Bâb en-Nasr*, porte qui est de 1087 (une de celles par lesquelles entrèrent les Français en 1798), on croirait avoir devant les yeux une des antiques portes de Rome construites au IIIe siècle : le plein cintre y règne sans partage; les modillons, les moulures sont d'ordre classique; à l'intérieur du porche, des voussures en coupole symétriquement disposées sont appareillées différemment avec une égale habileté. Il y a là comme un luxe de moyens variés, de difficultés cherchées avec lesquelles semble jouer la science du constructeur. Makrizi rapporte que ce fut un Syrien, et celui-ci, on peut l'affirmer, avait étudié l'architecture militaire des anciens et pratiqué celle des Byzantins qui en était la tradition. Lorsque, quittant Bâb en-Nasr, on se dirige à l'est vers les tombeaux des sultans mamlouks (faussement dits *des khalifes*), on longe la muraille de Saladin, moins ancienne d'un siècle que les précédents ouvrages. L'appareil reste le même et la perfection du travail est égale, mais l'ornementation est purement arabe : c'est l'arc outrepassé inscrit dans une accolade de moulures qui ne retiennent plus rien du style classique; ce sont, comme dans la tour d'angle du Bourdj ez-Zefer (faussement appelée dans le peuple *Tour du Hammam*), les claveaux d'arcature élégamment cernés d'une moulure et les pendentifs de coupole allégis par des niches découpées en lobes. Il y aurait une monographie à faire des portes et des murailles du Caire ; mais il faudrait se hâter, car ces vieux remparts, que le gouvernement juge inutiles à la défense de la ville, pourraient bien, eux qui ont emprunté leurs matériaux aux temples et aux tombeaux des Pharaons, se les voir enlever au profit des usines et des maisons de campagne.

La grande mosquée El-Azhar, la plus renommée, la plus peuplée des universités ou sorbonnes musulmanes, reste seule intacte comme une île inviolable au milieu de cette tourmente de destruction qui fait rage autour d'elle, abattant, mutilant ici l'élégant okel ou caravansérail de Kâït-bây (xve siècle), ou là quelque innocente porte de quartier jusqu'à présent oubliée. C'est seulement dans le superbe préau d'entrée de la mosquée, dans sa cour immense que dominent de hauts minarets (v. p. 9), sous ses portiques où des milliers de clercs de bazoche disputent, travaillent, prient, mangent, dorment ou écoutent les leçons de quelques *maalem* assis au pied des colonnes du sanctuaire; c'est là surtout que l'artiste, l'historien retrouvent l'Orient tel qu'il était il y a six cents ans : c'est le moyen âge et sa sauvage grandeur, sa foi robuste dans le Koran, pour lui source de toute science, sa saveur de fanatisme, sa misère et toute sa vermine.

Si les plus importants édifices ont seuls quelque chance de protection, une destruction fatale, nous l'avons dit, menace les quartiers arabes et les anciennes demeures seigneuriales : les plus complètes, les plus célèbres, celles entre autres que les collaborateurs de la Commission d'Égypte s'efforçaient de dessiner, sont ou détruites comme les maisons de Bonaparte et de l'Institut, ou abandonnées en état de ruine à des gens de métier : telles entre autres les opulentes demeures des beys-mamlouks Aly Kykhyèh, contre la mosquée El-Arabi (p. 27), ou de Qasabet-Radouân, dite de Khalil-pacha, dans le bazar couvert qui conduit à Bâb ez-Zowaïlèh, ou de l'emir Bardak (xive s.) près la mosquée de sultan-Hassan. Dans les anciens quartiers, comme celui qui entoure Birket el-Fîl, il y a nombre de vieux palais encore habités par de riches propriétaires qui ne se mêlent pas à la vie européenne et ne sacrifient guère en apparence au goût du jour, à l'article de Paris. Il n'est pas aisé de les visiter; néanmoins, dans la belle demeure du scheikh es-Sadhât, habitée de père en fils depuis quatre cents ans par les descendants reconnus de Mahomet, nous avons pu constater que, sous de hauts lambris revêtus d'anciens carreaux de faïence persane, on avait placé des meubles d'acajou tendus de moleskine, pour remplacer les divans autrefois couverts de riches tapis d'Orient.

Un des spécimens les plus complets, les plus élégants d'un *salamlik* ou salon de réception arabe, est celui de la maison du Grand-Moufti, située derrière le charmant hôtel du Nil. Il est tout naturel que ce haut personnage laisse tomber en ruine cette jolie salle où Bonaparte, Kléber et leurs suites sont venus s'asseoir; car, disent les gens de sa maison, il possède un autre salon « bien plus beau »; ce qui, dans le langage du jour, doit signifier « un salon à la franque ».

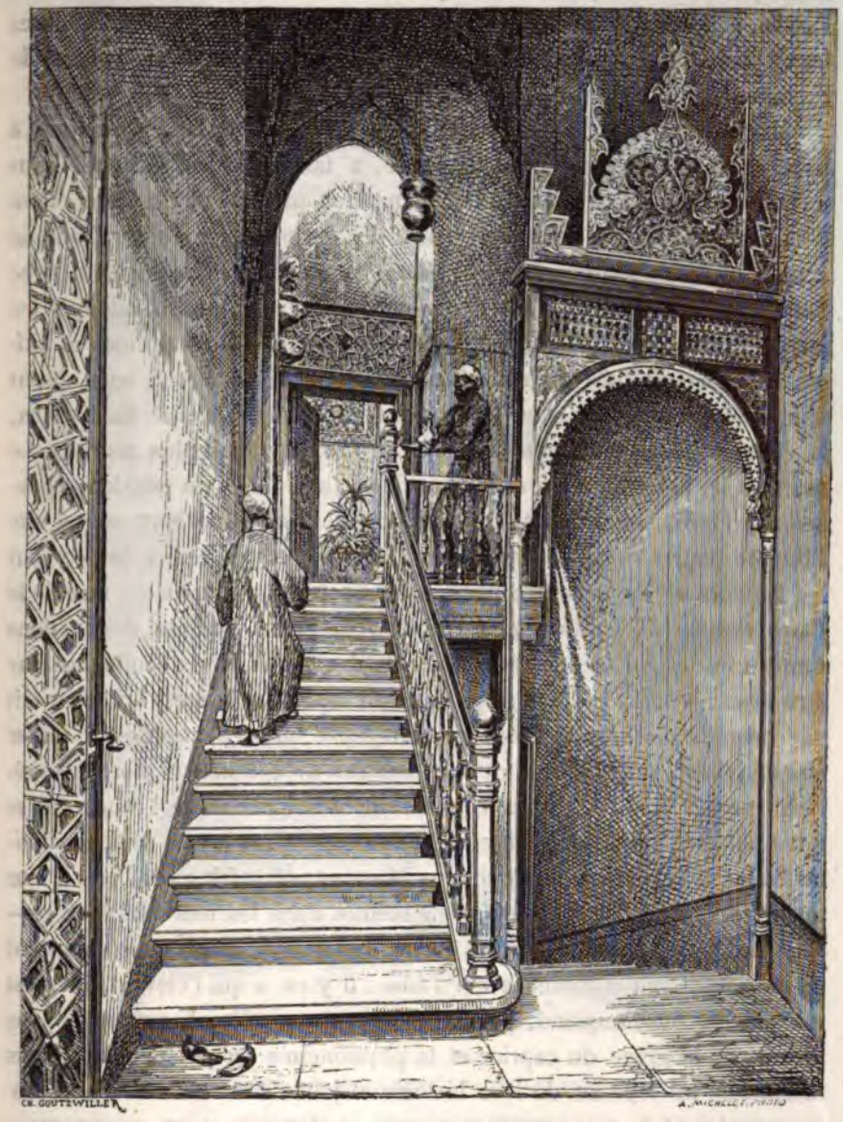
Les carreaux d'anciennes faïences persanes qui décoraient à profusion les murs des maisons, ainsi que les panneaux de porte incrustés d'ivoire ciselé, ont fait la fortune des bazars et sont devenus la proie des étrangers de passage. Aujourd'hui les marchands eux-mêmes en sont dépourvus : les Américains prennent tout, et à tout prix, depuis les faïences arabes, qui doivent leur paraître incorrectes de dessin, jusqu'au dernier obélisque d'Alexandrie, dont ils ne sauront que faire parce qu'il n'est plus neuf; et si Alexandrie a été dépouillé de son dernier souvenir, ce fut malgré l'opposition formelle et l'autorité de feu Mariette pacha, surintendant général des musées et des monuments antiques!

La France, il est vrai, a dépensé un million pour enlever un des obélisques jumeaux qui décoraient la grande entrée du temple de Louqsor et pour en orner la place Louis XV où, mal monté, ce monolithe se détériore et masque les plus belles perspectives de Paris; mais à l'époque de cet enlèvement, aucun service officiel de conservation des monuments n'existait en Égypte. La France qui, avec Mariette, a contribué à fonder ce service pour le gouvernement égyptien, regrettera de n'avoir pas consacré utilement ce million à déblayer les temples de Thèbes; car il y a plus de gloire à faire des sacrifices désintéressés au profit de l'art et de la science qu'à se donner des trophées inutiles, aux dépens des autres. L'obélisque de Paris n'offrait d'intérêt que là où Sésostris l'avait placé il y a 3300 ans; et quand notre compatriote Maspero, successeur de Mariette, aura terminé le déblaiement du temple de Louqsor, on s'apercevra du dommage irréparable que nous avons causé en détruisant l'harmonie de sa façade, la seule que le temps eût conservée dans toute son intégrité. Si la ville d'Alexandrie, qui est autorisée à fonder un Musée, prend goût à l'histoire si attachante de ses origines, elle regrettera d'avoir laissé fuir, avec l'obélisque de Thoutmès III ou *Aiguille de Cléopâtre*, le dernier témoin de son antique splendeur et presque le seul point fixe qui lui restât de son ancienne topographie.

Par les démolitions sauvages ont péri quantité d'admirables plafonds à solives agrémentées et enluminées, des placages de marqueterie de marbre, de porphyre et de nacre. Quelques-uns ont pu être sauvés, utilisés par des amateurs avisés qui en ont orné leurs maisons, ou même les ont construites pour y faire entrer ces beaux éléments; et bientôt ce sera chez eux seuls qu'on pourra retrouver quelque chose des arts décoratifs et usuels du Caire ancien.

Le palais arabe élevé par M. de Saint-Maurice, les charmantes maisons orientales de M. le baron Delort et de M. Ambroise Baudry, toutes deux construites par ce dernier, montrent ce qu'il eût été opportun de

créer et d'encourager : une architecture domestique soigneusement étudiée, appropriée aux usages européens, mais conservant de l'architecture



ESCALIER DE LA MAISON MODERNE DE STYLE ARABE
CONSTRUITE ET HABITÉE PAR M. AMBROISE BAUDRY, ARCHITECTE AU CAIRE.

(Dessin de M. Ch. Goutzwiller. Figures par P. Chardin.)

arabe ce qu'elle avait su adapter aux conditions climatériques pour les rendre agréables ou supportables ; la maison de luxe comme la plus

humble habitation pouvait y trouver des beautés et des avantages. On devait croire que tout riche Anglais ou tel prince russe qui a son palais traditionnel à Venise, aimerait à posséder au Caire une maison d'hiver à l'arabe, car les arts de l'Orient ont une flexibilité qui se prête à toutes les dispositions, à toutes les exigences, sauf celles du mauvais goût et de l'ignorance.

Malheureusement, Ismaïl pacha qui a travaillé pendant quinze ans à nous rendre sa capitale plus habitable, a fané, déchiré, disloqué sans mesure le beau décor qui faisait la réputation universelle du Caire : il en a fait une ville de gens d'affaires ; aussi n'y restent guère aujourd'hui que ceux à qui leurs fonctions ou leur santé commandent l'éloignement. Avec l'extension des affaires d'outre-mer se sont introduits et développés les insupportables et malfaisants caquets de société, les mesquines et fatigantes susceptibilités de nos villes de province ; autrefois, nous disent tous ceux qui ont vécu sous les règnes de Méhémet-Ali et de Saïd pacha, la vie était plus douce, plus large au Caire, et on y était plus heureux. Le *business* de la vie anglaise et le superficiel ahuri de la vie parisienne passeront, l'influence réparatrice qu'en ce moment l'Occident exerce sur l'Égypte pourra aussi ne pas durer ; mais ce qui ne passera pas ce sont les laideurs et les banalités matérielles dont notre influence a maculé le Caire comme Alger. Ce qui est irrémédiable ce sont les destructions inutiles ou les arrangements maladroits dont nous avons commencé par être la cause indirecte ; car pour embellir notre Paris, nous lui avons fait une magnificence morne, vide et ennuyeuse qu'on s'empresse d'imiter aux antipodes, mais qui n'a rien de commun avec la beauté d'ordre supérieur qu'on rêvait pour cette capitale du haut goût et de l'esprit qui se laisse envahir par les grossièretés de la spéculation, par la raideur administrative et la politique. Si quelques hommes ont refait ainsi Paris à leur image, il est pénible de penser que bientôt Paris les fera tous à sa ressemblance et cela dans le monde entier, tant les objets qui nous entourent constamment ont d'influence sur l'âme : il y en a qui l'élèvent, il en est qui l'abaissent. Et quand, pour régulariser nos villes à outrance, nous leur ôtons la grâce du caprice et la physionomie du passé, quand nous détruisons les témoins de leur histoire et jusqu'aux noms des rues qu en rappelaient la topographie ancienne ou les souvenirs, nous portons au sentiment collectif une atteinte analogue à celle que chacun a ressentie en passant de la maison paternelle aux murs froids d'un collège où le cœur se serre et ne peut se prendre à rien.

Il ne faut pas espérer de revirement prochain : la civilisation européenne fera le tour du monde, accomplissant des prodiges, des bienfaits

et des malheurs; ressuscitant l'histoire des peuples disparus, mais enveloppant les modernes dans sa nuée grise. En attendant, et puisque des Instituts d'art et d'archéologie existent à Rome, à Athènes et au Caire,

BOUTIQUE ET ATELIER DE TAILLEURS, DANS LE BAZAR KHAN-KHALIL.

(Croquis à la plume, de M. Chardin.)

souhaitons qu'ils se laissent conduire partout où ils peuvent encore travailler sur les restes d'un passé brillant et neuf pour eux. Au Caire, que ceux qui se sentent l'impulsion créatrice s'informent des essais d'applications de l'art arabe dont nous venons de parler : ils verront comme,

remontant à la source d'un art et reprenant ses éléments primitifs avec ses élégances, ainsi que l'a fait notre compatriote Ambroise Baudry, on peut espérer d'ouvrir une voie nouvelle au génie et, sans le démunir de la solide instruction classique, l'empêcher de s'épuiser sur des redites ou de s'égarer dans des singularités.

Octobre 1881.

« ENTREZ-LA EN PAIX ET SURETÉ. » — (KORAN, XV. 46.)

APPENDICE

CORRESPONDANCE D'ÉGYPTE

Extraite de la *Chronique des arts* des 4 et 11 mars, 8 et 22 juillet 1882.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

I

COMPOSITION DU COMITÉ DE CONSERVATION DES MONUMENTS ARABES DU CAIRE

(*Moniteur égyptien* de décembre et de janvier.)

DÉCEMBRE 1881. — Par décret du khédive d'Égypte il est institué, sous la présidence du ministre des Wakfs, un Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

Ce Comité est composé de :

Moustapha-Fehmy Pacha, ministre des affaires étrangères; Mahmoud-Samy Pacha; Mahmoud Bey, directeur de l'Observatoire astronomique; Ismaïl Bey, membre de l'Observatoire; Franz Bey, architecte du ministère des Wakfs; Rogers Bey, ancien directeur de l'instruction publique; Tigrane Bey, sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères; Izzet Effendi, Yacoub Effendi Sabry, M. Baudry (Ambroise), architecte; Aly Effendi Fehmy.

Les attributions du Comité sont :

1° De procéder à l'inventaire des monuments arabes, présentant un intérêt artistique ou historique;

2° De veiller à l'entretien et à la conservation de ces monuments en avisant le ministre des Wakfs des travaux à exécuter et en lui signalant les plus urgents;

3° D'étudier et d'approuver les projets et plans de réparation de ces monuments et de surveiller leur stricte exécution;

4° D'assurer dans les archives du ministère des Wakfs la conservation des plans de tous les travaux exécutés, et de signaler à ce ministère les débris de monuments qu'il y aurait lieu de transférer, dans l'intérêt de leur conservation, au musée national.

JANVIER 1882. — Hussein Pacha, architecte du gouvernement, et M. Jules Bourgoin, architecte, membre de la Mission archéologique française, sont nommés membres du Comité pour la conservation des monuments de l'art arabe.

II

A M. Louis Gonse.

Esnèh, 31 janvier 1882.

Mon cher directeur,

Je vous envoie le décret officiel du khédive qui consacre l'organisation du *Comité des monuments historiques du Caire* et qui vient seulement de nous parvenir au milieu de nos pérégrinations sans nombre sur le Nil, avec M. Maspero.

La composition de ce Comité a été faite avec soin, et le choix de ses membres est de bon augure; mais il convient d'ajouter, pour être exact, que si la chose est accomplie, c'est grâce à l'initiative et à la persévérance de MM. Gabriel Charmes et Ambroise Baudry, le frère de notre illustre peintre Paul Baudry, qui ont su faire agréer leur projet par le gouvernement égyptien, par le Contrôle européen, puis en obtenir la réalisation.

Ce Comité, composé de membres égyptiens et de membres européens, aura sans doute fort à faire si, comme on l'espère, il s'attache à sauver véritablement ce qui reste des arts arabes et nationaux du Caire. L'administration des *Wakfs*, c'est-à-dire des biens religieux, est extrêment riche, depuis qu'on lui a rendu la jouissance des revenus dont s'emparait le gouvernement de l'ex-khédive Ismaïl : de là, beaucoup d'argent à employer et beaucoup de travaux à entreprendre dans le domaine délabré des monuments religieux. Malheureusement, dans les habitudes du pays, ce qu'il faudrait épargner est détruit, et les débris se dispersent; ce qu'on devrait ne toucher qu'avec un tact d'archéologue et d'artiste est bouleversé, dénaturé par des maçons intéressés à détruire ou hors d'état de comprendre ce que les vieux monuments de leur religion et de leur histoire ont d'intéressant et de précieux dans l'état d'intégrité première. Livré à lui-même, le Caire *déchire les parchemins de sa propre noblesse*, comme disait feu Mariette Pacha. On n'y sait pas distinguer la supériorité d'un chef-d'œuvre ou d'une rareté de l'art ancien sur une construction banale ou un remaniement maladroit du temps présent. Si l'on n'y prenait garde, des restaurations comme celles qui ont détruit l'admirable mosquée d'*El Moëyyed* et altéré celle de *Kaït-bay* (aux tombeaux dits *des Khalifes*) feraient perdre toute valeur aux monuments qui subsistent encore. D'un autre côté, si l'on ne restaure pas, ou mieux si l'on n'arrête la ruine et l'écroulement, on verra bientôt disparaître des monuments admirables qui seraient enviés de toutes les capitales du monde civilisé; telles, entre autres, les mosquées du *sultan Hassan*, de *Kaït-bay* (dans la ville, près Ibn-Thouloun), de *Ibn-Kalaoun* (à la citadelle). — Cette mosquée, où l'on n'entre que très difficilement, sert de remise aux canons et aux équipages du train d'artillerie. Elle est presque semblable à ce qu'était le célèbre palais appelé *Diwan de Saladin*, situé tout auprès, détruit par Méhémet-Ali, mais reproduit dans l'atlas de la Commission d'Égypte, aux planches 70, 71, 72 du vol. I de l'*État moderne*. Muni de ces dessins, j'ai pu pénétrer dans la mosquée abandonnée, avec M. Sienkiéwicz, consul général de France, M. Gabriel Charmes, et M. d'Assier, consul suppléant. La similitude de cet édifice avec le palais détruit, dont nous tenions les dessins, est tellement frappante qu'on ne peut manquer de les croire contemporains, c'est-à-dire datant tous deux du règne de En-Naçer-ben-Kalaoun, dont notre mosquée

porte le nom avec la date de 1338. La coupole effondrée du sanctuaire était soutenue par des colonnes grecques ou romaines hautes de 9 mètres sur 1 mètre de diamètre. Les plafonds délabrés, mais non remaniés, sont formés de caissons octogones et portent des traces de dorures, d'enluminures qui pourraient encore être relevées et restituées par M. Jules Bourgoin. Nous avons donc, dans ce monument, le dernier reste des splendeurs du *Château de la Montagne* dont parle Makrizi, et on ne doit pas le laisser périr, surtout quand on voit à côté, dans la mosquée neuve de Méhémet-Ali, un exemple de l'infériorité où l'art oriental est descendu.

Les monuments religieux ne sont pas les seuls qui doivent attirer la sollicitude du Comité : il y a les anciennes portes, murailles et tours du Caire, admirable ensemble de constructions qui mériterait une monographie. Il y a le vieux château romain de Babylone (*Kasr esch-Chamar*, où les Arabes assiégèrent les derniers soldats de Byzance et où leur général Amrou construisit les premières maisons de cette ville de Fostât qui, plus tard, devait contribuer à former le Caire. Là où était posée la tente d'Amrou, hors de la portée des traits des assiégés, survit encore sa mosquée : seules aujourd'hui, au milieu d'un désert, la citadelle romaine et la mosquée en ruines se regardent pleines de souvenirs, mais oubliées des hommes. Est-il beaucoup de villes illustres qui portent aussi bien tracée la marque de leur origine et cependant qui en fassent moins de cas ?

Laissera-t-on détruire jusqu'au dernier ces anciens palais de Mamelouks aujourd'hui oubliés? Dans une de ces immenses demeures délabrées, abandonnées à quantité de pauvres gens, je découvrais naguère, et non sans peine, une chambre haute encore meublée et revêtue en entier de carreaux de faïence émaillée, tellement salis par d'infimes locataires, que leurs vives couleurs avaient pris les nuances du vieux cuir de Cordoue. Des marchands du bazar, des amateurs en auront fait leur proie ! Tout dernièrement, j'ai constaté près de la mosquée *Sanifa* (première ruelle à droite dans le Mousky, avant d'arriver à la place ronde), qu'un charmant abreuvoir arabe, édicule de proportions élégantes, forme de deux niches jumelles différemment décorées, avait été remplacé par une de ces lourdes et banales maisons du jour. Qui empêchait que l'on enlevât ce petit édifice pour en faire l'ornement délicat d'une place ou d'une promenade publique? C'était, à ma connaissance, le seul ouvrage de ce genre qui subsistât dans la ville. Il est évidemment perdu. Heureusement, j'en avais une copie. Mon ami M. Paul Chardin, élève de Dauzats, a, sur mes instances, relevé ce monument et bien d'autres détruits depuis peu, et nous publierons ces croquis le plus tôt possible pour faire honte à ce Caire, qu'on aimait tant autrefois et qui devient si banal.

Indigènes et Européens l'ont endommagé avec une telle furie qu'il y restera moins à faire pour le Comité; mais il lui faudra beaucoup d'énergie et de persévérance pour triompher de la routine, des lenteurs et de la défiance des indigènes et du clergé musulman qui devraient enfin comprendre que si le monde entier admire et révère leurs monuments, leurs arts nationaux, c'est un devoir pour eux de les conserver : la voix de tous les peuples n'est-elle pas la voix de Dieu? L'amour désintéressé, le respect des grandes œuvres du génie humain sont comme une religion universelle où l'Orient ne devrait pas être le dernier à rentrer, puisqu'il est un des premiers à chercher le progrès.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître tous les membres du Comité, mais sur ceux qui nous sont connus on peut fonder le plus grand espoir. Les uns, comme MM. Ambroise Baudry, Hussein-Pacha, Jules Bourgoin, sont des architectes et des artistes pourvus d'une connaissance approfondie des arts arabes et doués d'un goût

ussi fin qu'élevé. Leur collègue Franz Bey, architecte et ingénieur des Wakfs, a fondé, avec un infatigable dévouement, le *Musée arabe* où il a pu déjà sauver quantité de monuments intéressants et réunir 58 de ces belles lampes de verre émaillé si recherchées aujourd'hui ; le Comité pourra lui être fort utile pour le développement et le classement de ces collections, et il lui prêtera l'appui de son autorité et de son expérience pour triompher de l'obsession des ignorants ou pour éviter les erreurs qu'entraîne l'isolement, dans l'exécution d'une tâche aussi difficile que la sienne.

Tels, comme Rogers Bey, sont des savants connus et versés dans l'archéologie, la philologie et la littérature arabe, ou comme Mahmoud Bey et Ismaïl Bey (de l'Observatoire astronomique), des intelligences joignant la sagacité à la solidité que donne la pratique des hautes sciences. On voudrait seulement leur voir adjoindre un collègue tel que Yacoub-Artin Bey, numismate et historien, l'un des hommes les mieux instruits de l'histoire du Caire, de ses mœurs et de sa topographie. Qu'il soit aussi permis de regretter le départ du Caire pour Chypre, de M. Roland Michell, de nationalité anglaise, l'un de ceux qui auraient rendu le plus de services au Comité, par sa connaissance profonde, non seulement des monuments du Caire, mais encore des dispositions des principaux cheiks de mosquées ou de derviches dont son caractère sympathiqne et conciliant l'avait fait l'ami.

Enfin, à côté d'excellents administrateurs, doués d'un goût éclairé, comme Tigrane Bey, le neveu de Nubar Pacha, on est heureux de rencontrer dans la personne de Moustapha Fehmy Pacha, ministre des affaires étrangères, un vice-président tel qu'il en faut ici quand règne l'initiative : caractère impartial, esprit distingué et ouvert aux idees qui sont aujourd'hui la marque de la civilisation véritable, c'est-à-dire l'horreur de tout fanatisme et un grand respect pour les souvenirs, pour les œuvres du goût, du talent et du génie.

Tout cela paraît excellent, mais d'où partiront l'initiative souveraine, l'impulsion persistante sans lesquelles rien ne peut se faire en Égypte ?

III

Le Caire, mai-juin 1882.

Mon cher directeur,

A peine revenu de Haute-Égypte en Basse-Égypte, je m'aperçois qu'il faut ajouter quelques amendements à mes communications consolantes des 4 et 11 mars 1882.

En ce temps-là, il vous en souvient, le *Comité de conservation* des monuments arabes du Caire venait enfin de naître sous les auspices du Contrôle français dirigé alors par M. de Blignières que secondait avec tant de dévouement M. d'Airoles. Devant ce haut patronage, devant l'excellente composition du Comité, les sceptiques et les naïfs se confondaient en l'espérance de voir s'organiser un protectorat de l'art qui dirigerait ou modérerait les restaurations d'édifices anciens, comme les percements, nivellements, alignements et autres fonctions du vandalisme.

Une seule chose pouvait inquiéter les absents comme nous : c'est qu'après plusieurs mois d'existence avouée, le Comité ne donnait pas signe de vie. Cependant on se tranquillisait en disant qu'il était encore à cette phase mystérieuse et solennelle qu'on nomme volontiers la *période d'incubation*.

Au retour, quel fut donc notre étonnement en découvrant qu'il n'y avait pas eu incubation et que les membres mêmes du Comité ne pouvaient dire ce qu'il était devenu !

En rassemblant leurs souvenirs déjà lointains, ils se rappelaient que le 1er février, Zéki-Pacha, ministre des Wakfs, les avait convoqués sous sa présidence et qu'après lecture, ils avaient adopté presque sans discussion un projet de règlement fort sagement rédigé par Franz-Bey.

On formerait trois commissions : la première pour dresser l'inventaire des monuments de l'art arabe et désigner les travaux les plus urgents. La deuxième pour étudier, discuter ou approuver les projets et plans de réparation, puis en surveiller la stricte exécution. La troisième enfin, pour surveiller un bureau spécial de dessinateurs qu'on adjoindrait au bureau technique des Wakfs afin de relever, selon leur ordre d'importance, les monuments désignés par le Comité. Le budget de réparation et de conservation pour l'exercice 1882 était fixé à 7,500 livres égyptiennes, soit environ 195,000 francs. Le Conseil, malgré cela, s'était séparé sans résolutions bien arrêtées et, chose curieuse, quelques membres des plus zélés et des plus capables avaient échoué dans leurs efforts pour obtenir du ministre ces permis temporaires de visite aux mosquées qu'on ne refuse pas aux touristes de passage. Peu après, le ministre des Wakfs fut remplacé par un successeur qui, moins encore, semblait aimer les lettres, les sciences, les arts et ceux qui les cultivent; en sorte que le Comité qui, selon le règlement adopté, devait se réunir une fois par mois, n'a plus été convoqué.

Il est juste d'ajouter qu'à cette époque, la rebellion des colonels et la désorganisation du gouvernement se développaient de manière à neutraliser l'action protectrice du Contrôle européen et à troubler l'application régulière des budgets, au profit d'un accroissement de l'armée, de sa solde et de ses privilèges.

Cependant l'unique séance du Comité ne laisse pas que d'avoir été utile; elle amena un résultat heureux, et peu connu encore, pour la conservation d'un des plus beaux monuments du Caire ancien. Il suffit du zèle de deux de ses membres pour contrarier les mesures parfois radicales qui sont le propre de tout ministère des travaux publics, à l'égard des choses qu'il regarde comme *inutiles*.

Une question assez difficile se trouvait à résoudre. Il existe, au milieu du quartier le plus populeux, une ancienne porte de défense flanquée de ses tours [1]. Construite au XIe siècle, avant la première croisade, elle portait le nom de *Bab-ez-Zowaïlèh* et formait l'entrée méridionale de la ville de Kahirah fondée par les Khalifes Fatimites en 969. Un faubourg aussi riche que la ville s'éleva bientôt dans le voisinage immédiat de la porte fortifiée et la muraille qu'elle commandait ne servit plus que comme appui aux maisons et clôture à ces petits quartiers ou *hârat*, formés de deux ou trois ruelles en impasse. En 1420, le puissant sultan mamelouk El-Moëyyed adossa à la muraille, tout près de la porte, l'admirable mosquée qu'on a presque détruite pendant le règne d'Ismaïl, sous prétexte de la remettre à neuf [2]. Comme au XVe siècle les tours étaient sans service, le sultan fit ôter à chacune un étage qu'il remplaça par deux minarets jumeaux de la plus grande beauté. On peut ainsi se figurer la majesté de cet ensemble : une porte de ville, flanquée de deux minarets à balcons ajourés, et, s'alignant à droite sur la rue qui y conduit, l'imposante et noble façade de la mosquée.

Sur le chemin de ronde et sur le cintre de la porte, on établit alors une ruelle étroite bordée de logements qui existent encore et servaient aux chanteurs de la mosquée d'El-Moëyyed. Il suit de là que les minarets et les logements dépendent des Wakfs ou biens religieux inaliénables, tandis que les œuvres basses, les

1. Cf., p. 30. — 2. Cf., p. 6.

tours et la voûte qui soutiennent ces ajoutages sont du domaine des travaux publics.

Or les habitants, marchands et passants qui fourmillent sous le passage de la porte prétendaient que les minarets tombaient en ruine en jetant sur eux leurs débris ; de là, enquête demandée à un architecte de la ville, lequel, selon l'accoutumance, conclut à démolir huit mètres du fût de ces minarets qu'on a déjà décapités il y a quinze ans. L'habile architecte eût mis à exécution ce hardi projet si les portions condamnées avaient été dans son ressort; mais elles étaient aux Wakfs qui, contre Franz-Bey, eussent approuvé l'arrêt si la question n'avait été portée devant le comité de conservation. Le Comité aussitôt délégua MM. Ambroise Baudry et Franz-Bey qui prirent la peine de se rendre sur les lieux et reconnurent d'abord que l'architecte égyptien n'avait pas dû y mettre les pieds ; en effet, les minarets, admirablement construits, sont dans un excellent état, et les pierres dont la chute effrayait les passants, proviennent d'un amas de décombres et de rebuts entassés sur la plate-forme des tours et que les gamins en jouant font tomber par mégarde ou malice.

On le voit, si le Comité de conservation vient à renaître après les événements de ces jours troublés, il devra se garder des architectes et des ingénieurs des travaux publics ou plutôt des coutumes séculaires qu'ils suivent encore. C'est ainsi que les Arabes ont toujours traité leurs vieux monuments; excepté les mosquées en grande vénération, on les a démolis peu a peu sans jamais les réparer. Les Orientaux ne connaissent pas encore la valeur de ce qu'ils possèdent et la mode du jour efface les grandes traditions du passé. Pour eux, un bâtiment neuf, quel qu'il soit, vaut mieux que n'importe quel chef-d'œuvre ancien. Tels nous étions encore il y a moins d'un siécle, et maintenant que nous sommes plus instruits, sinon plus féconds, parviendrons-nous à éclairer et à persuader les dépositaires des arts de l'Orient?

Jadis le sultan El-Moëyyed, l'auteur des chefs-d'œuvre dont je parlais, agit avec aussi peu de ménagement qu'on le fait aujourd'hui, quand il chargea de maisons l'ancienne porte de Kahirah. M. Baudry a constaté que ces maisons avaient creusé leurs fosses dans les reins de la voûte comme autrefois à Paris les maisons qu'on avait commencé d'élever sur le Pont-Neuf d'Henri III. Ici, les pierres du magnifique appareil de notre porte sont toutes gâtées et comme décomposées par les infiltrations fétides de ces fosses qu'il serait urgent de supprimer en ordonnant que les logements ne fussent plus mis en location par l'administration des Wakfs.

De nos jours même, Bab-ez-Zowaïlèh subit un dernier outrage. C'est par cette porte que doit passer, pour monter vers la citadelle, la procession de *la rentrée du Tapis* qui, pendant un an a recouvert le tombeau de Mahomet à la Mecque. Comme le chameau chargé du pavillon qui renferme le tapis aurait pu heurter son fardeau sacré au linteau de la porte, on avait soin, pour la cérémonie, de baisser le sol malléable de la rue. Il y a une quinzaine d'années, on se lassa de cette dépense annuelle qui était minime et, pour en finir, on arracha le linteau monolithe. Il arriva que les sommiers ou plutôt les claveaux d'angle de l'arc de décharge qui le surmonte glissèrent, menaçant d'entraîner leur énorme fardeau de murs et de maisons. On a dû remplacer le monolithe par un mauvais linteau de bois; je ne sais si le chameau du *Tapis* se trouve plus à l'aise depuis ce changement, mais la porte des Fatimites en est tout avariée et il faudrait dépenser peut-être 20,000 francs pour lui refaire un linteau de pierre et rajuster les claveaux de son arc de décharge.

Souvent ici, même dans les travaux d'art des ingénieurs indigènes, on agit avec une égale imprévoyance. Faut-il construire une digue, un barrage, un pont? Au lieu

de songer à l'avenir, on fait volontiers du provisoire sans réfléchir qu'avant dix ans l'ouvrage sera hors de service. Pour être sincère, il faut avouer que les Européens donnent parfois de bien mauvais exemples ! Il y a une dizaine d'années, la compagnie française Fives-Lille fut chargée de construire un pont de fer entre le rivage de Kasr-en-Nil et la pointe sud de l'île de Boulaq et elle s'en acquitta avec honneur. Une compagnie anglaise demanda et obtint la commande de l'autre partie du pont, sur le plus large bras du fleuve. Depuis son achèvement, on juge l'ouvrage si peu solide, qu'on ient comblé de terre l'entre-deux des piles, ce qui met à sec tout le grand bras et fournit un spectacle curieux, spécial à l'Égypte et à Barataria : un pont en terre ferme, et une île en terre ferme. D'où il résulte qn'au moment de la crue toute l'impétuosité du courant s'écoule maintenant par le petit bras du Nil et va butter de plein fouet contre le quai du Musée de Boulaq qui tient bon, puis contre les mauvais quais des arsenaux qui s'effondrent.

A notre retour au Caire, à la fin d'avril, des symptômes de relâchement et de désorganisation se faisaient sentir; ainsi ceux qui avaient audience des ministres ou des hauts fonctionnaires, ne pouvaient pénétrer jusqu'à eux qu'en payant *baghchich* aux soldats chargés de les faire passer de salle en salle. L'armée qui, on le voit, régnait déjà, avait une idée fixe qu'elle croyait de force à évincer tous les Européens sans coup férir, et elle en demandait la réalisation au Khédive. Son plan était : 1° de brûler le théâtre; 2° de fermer le Canal de Suez; 3° de vendre le Musée de Boulaq avec lequel on voulait payer *toutes les dettes de l'Egypte* et se délivrer du Contrôle européen. Un signe plus grave fit sensation et, si j'en parle ici, c'est qu'il a trait au domaine de l'art et de la science. Depuis sept ou huit ans la bibliothèque khédivale du palais de *Derb el Gamamiz* était régie par un savant allemand de grand mérite; c'est Spitta-Bey qui a réuni et traduit en français un grand nombre de contes arabes inédits, qui a composé une excellente grammaire arabe et classé les 20,000 manuscrits arabes qui, avec une quarantaine de Corans enluminés du moyen âge, forment la principale richesse des collections publiques du Caire[1]. Un beau jour on est venu signifier à Spitta-Bey son renvoi et son remplacement par un scheikh de la mosquée El-Azhar : un chrétien était indigne de conserver des livres de piété musulmans ! Un chrétien surtout, qui, pour donner plus de temps au travail, prenait ses repas dans un cabinet de la Bibliothèque et pouvait y introduire du vin ! Or notez que beaucoup de chrétiens, trouvant trop chers et trop mauvais les vins fournis par tous les hôteliers, leur préfèrent l'eau du Nil qui est excellente; exemple que suivent rarement les musulmans quand ils sont bien rentés, bien pensionnés et qu'on ne les voit pas. Les résultats de cette destitution sont faciles à prévoir pour la Bibliothèque : les 20,000 manuscrits vont courir le risque de retomber dans un désordre tout oriental et la valeur de cette collection, comme instrument de travail et de recherches, sera annihilée; par esprit d'orthodoxie, les écrits de dissidence religieuse, qui sont les plus intéressants, pourront être éliminés, sinon détruits. Enfin, notre habile dessinateur M. Jules Bourgoin, membre de la Mission archéologique de France, qui avait presque terminé la copie des chefs-d'œuvre d'enluminure que renferment les Corans monumentaux et le

1. Voir les savants articles de Spitta-Bey sur l'histoire du Vieux Caire, dans la *Gazette d'Augsbourg* des 6 et 7 mai 1879; ceux de Rogers-Bey, *The land of Egypt*, dans *The art journal*, 1879; et deux articles réclamant le sauvetage du Caire ancien dans le *Times* du 28 janvier 1882, dont l'un est de sir William Gregory. — *The destruction of Cairo*, par Mme Amelia B. Edwards, *Academy*, 21 octobre 1882. — Il y a un joli chapitre sur le Caire, dans *la Palestine*, par le baron de Vaux, avec croquis d'après nature par P. Chardin. Paris, E. Leroux, 1883.

fameux *Bostân* de *Saadi* ne pourra pas achever son œuvre ni la publier, pour la plus grande gloire de l'art musulman. Du moins, la vigilance nationale n'a-t-elle pu l'empêcher de prendre d'innombrables relevés des types d'ornements très variés et encore inédits que l'on trouve à profusion sur les maisons, les mosquées, les ruines de la ville et sur les débris réunis au Musée arabe de Franz Bey; ces travaux trouveront-ils en France l'estime, la protection et la fortune dont au Caire, ils sont de plus en plus déshérités? Il y a, dans cette géologie de l'ornementation, de nombreuses couches encore mal connues et innommées; sur les plus anciennes, on croit reconnaître les traces du courant byzantin; le persan y tient une place importante et forme un dépôt plus riche; mais de quelles régions encore inexplorées proviennent tant d'autres échantillons que nous ne saurions définir? Le Caire a été un centre où convergeaient les artistes et les ouvrages de tout le monde oriental. De cet art cosmopolite, le style assez original et homogène que nous appelons l'*art arabe du Caire* ne se dégagea sans doute qu'entre le XIIIe et le XIVe siècle pour fleurir au XVe dans le style dit de Kaït-Bay qui demeure alors à peu près seul, puis s'allanguit pour s'évanouir sous la domination turque. Nous ne saurons rien de précis sur l'origine des styles anciens, sur les immigrations d'artistes étrangers qu'ils attestent, sur les courants et les apports de la civilisation orientale au moyen âge, avant que des explorations n'aient été poussées pour retrouver les gisements primitifs en Arabie, en Syrie, en Perse et dans les contrées mal connues qui séparent de l'Inde cet empire. Espérons que par delà les embarras du moment, ce sera l'œuvre de la Mission française permanente, fondée au Caire.

N'oublions par surtout que les choses appelées par tant de gens du monde administratif *les laideurs du Caire,* ses ruines, ses recoins, ses irrégularités, en forment précisément l'intérêt et la beauté. Ne justifions que le moins possible cette prophétie ou cette boutade d'Abel Rémusat: « Il sera trop tard pour étudier les hommes, quand il n'y aura plus sur la terre que des Européens! »

A. RHONÉ.

Paris. — Typ. A. QUANTIN, rue Saint-Benoît, 7. [216]